

SECONDE PARTIE :

LES POPULATIONS

(J. BOULET , Ch. SEIGNOBOS)

ORSTOM Fonds Documentaire

N° : 823, ex 2

Cote : A

L'extrême Nord du Cameroun que nous présentons ici, entre l'axe du mayo Kébi et la Bénoué au sud et la limite administrative du département du Logone et Chari au nord, couvre 31.000 km² environ et supporte une population qui était de près de 1.000.000 personnes lors du dernier recensement national en 1968. Ce recensement avec celui de 1966 nous servira de référence tout au long de cette étude. Avec une densité moyenne qui dépasse 35 habitants au km² on peut dire que cette partie du Cameroun est bien peuplée (1).

Les montagnes au nord de Mokolo suivant l'axe Mora, Méri, Mabass et Tourou ont les densités les plus élevées. Leur pendant au sud-est est représenté par le pays Toupouri et le pays Massa dans l'axe du Lao Fianga, les yaéré qui le prolongent, les vallées du Logone et de Guerléo et à un degré moindre du mayo Danaï. Les "mayo" (2) sont les axes principaux du peuplement en plaine, en particulier les mayo Tsanaga, Boula, Louti et Binder mais aussi Motorsolo, Ranéo, Mangafé, Sava, Nguetchéwé, Kébi et Bénoué. Cela se vérifie dans le détail avec des cours d'eau infiniment plus modestes. Aussi dans la plaine de Gawar au centre des Monts du Mandara seules les vallées des mayo, pour la plupart tributaires du mayo Louti, sont peuplées et souvent densément, alors que les interfluvies sont absolument vides. L'obligation de posséder, à proximité des villages, une possibilité de ravitaillement permanent en eau, explique cette localisation des populations. En montagne, des "sources", résurgences restituant les eaux emmagasinées dans les diaclases en saison des pluies, résolvent ce problème de même que les yaéré que possède le pays Toupouri.

Les régions les moins bien peuplées sont souvent celles où les conditions physiques sont les plus défavorables, zone à tendance sahélienne au nord de la dune Limani - Petté, désert de Torok et centre du Lamidat de Mindif aux ressources en eau limitées ou insuffisantes mais aussi les zones d'inondation à l'ouest du mayo Guerléo. Les conditions physiques ne suffisent cependant pas à expliquer toutes les inégalités de peuplement en tout cas pas totalement. Des facteurs humains interviennent aussi bien sûr, "no man's land" entre des ethnies différentes; exemples, entre Guizey et Moussey, lamidat de Kalfou au milieu des Massa et des Toupouri, vide entre Foulbé et gens du Logone, Massa et Mougoum, vide peut-être pas dû seulement aux inondations saisonnières qui n'empêchent pas un peuplement important dans d'autres parties du pays, "no man's land" aussi entre les Foulbé de Mindif et les Moundang de Lara comme entre les Guiziga de Moutouroua et les Moundang de Midjiving, pays razzisés des environs de la Bénoué. Les zones de densités moyennes et médiocres correspondent souvent aux franges de ces "no man's land" qui séparent les points de fort peuplement, zones de colonisation d'ethnies à forte

(1) Texte rédigé par Jean BOULET.

(2) "mayo", cours d'eau en foulfouldé.

démographie dépassant leurs limites traditionnelles, zones de recolonisation pour les ethnies obligées de se réfugier un temps dans les massifs ou les éboulis devant la conquête peule et, le calme et la paix revenus, redescendant sur leurs anciens terroirs, comme les Fali dans la plaine du Kébi mais aussi comme les Guiziga de Moutouroua ou de Loulou, les Moundang et les Guidar, se desserrant peu à peu en s'éloignant de leurs amas rocheux.

Facteurs physiques et humains se combinent, parfois se conjuguent pour expliquer la répartition d'une population qui, pour ne présenter que rarement des densités négligeables, n'en offre pas moins des écarts régionaux ou locaux considérables.

I - Une répartition très inégale de la population :

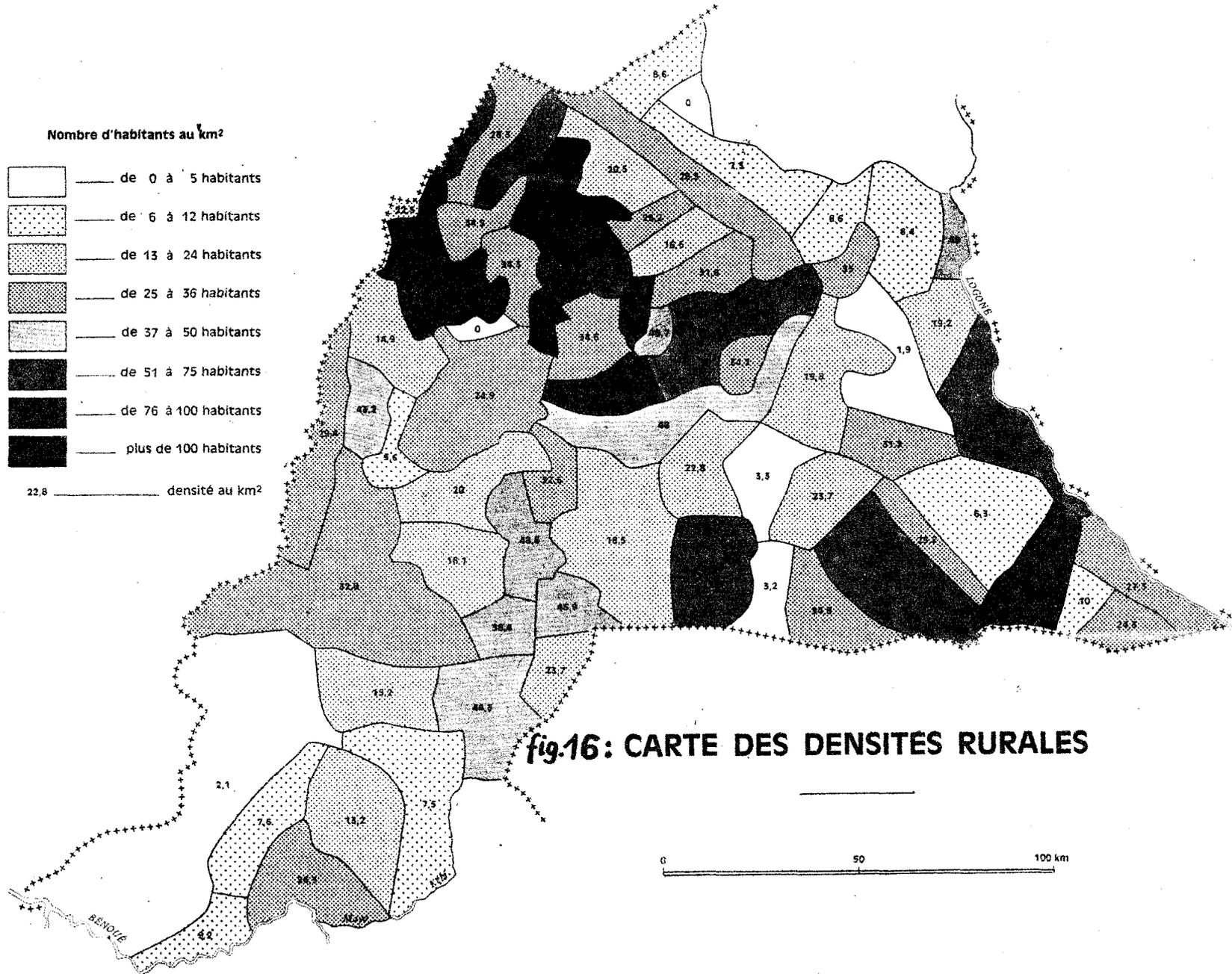
La "carte des densités rurales" (1) montre bien et l'intensité du peuplement et l'inégale répartition des populations (fig. 16).

Des zones de fortes ou de très fortes densités : ce sont la région de Maroua et les massifs septentrionaux des Monts du Mandara, l'axe du lac Fiangha et l'ensemble du pays Toupouri qui le prolonge à l'ouest selon un arc de cercle dont la partie concave est occupée par le lamidat peu peuplé de Kalfou, le pays Moundang autour de Kaélé et les axes du Logone et de mayo Guerléo au nord de Yagoua.

Des zones de densités assez fortes et moyennes : l'axe du mayo Boula, l'axe du moyen et du bas Louti, le sultanat de Pouss, dans l'axe du Logone, le coeur montagneux du pays Kapsiki ont des densités supérieures à la moyenne de cette étude. La partie centrale des Monts du Mandara, la dune Limani-Petté, les vallées du Motorsolo et du Logone au sud de Yagoua, les franges du pays Toupouri et les environs de Garoua ont des densités voisines de la moyenne établie pour l'ensemble de cet extrême-nord.

Des zones de faibles densités : la partie sud des Monts du Mandara, les hauteurs du Tinguelin, les hauteurs à l'ouest du Louti et les plaines et les plateaux à l'est de ce mayo au sud du mayo Boula, c'est-à-dire le pays Guiziga de Moutouroua. Le plateau au sud du pays Matakam, les piedmonts compris entre les massifs de Mora et la dune Limani-Petté, les franges nord du pays Toupouri et est du peuplement foubé.

(1) Carte établie en collaboration avec H. Fréchou à partir de la carte "Localisation de la Population de l'Atlas National du Cameroun. La moitié de la population de Maroua et les 2/3 de celles de Yagoua, Kaélé et Guidar ont été considérées comme rurales ainsi que toute la population des autres centres administratifs, Garoua excepté.



Des zones peu peuplées ou presque vides : toute la frange septentrionale en bordure du département du Logone et Chari, dans la zone à tendance sahélienne de notre étude. Le lamidat de Kalfou au centre du pays Toupouri, le pays compris entre les peuplements Guizeye et Mousseye à l'est du Lac Fianga, les bords du Kébi et de la Bénoué de part et d'autre de la zone peuplée Garoua-Bé, enfin les hauteurs des massifs centraux des Monts du Mandara. Les densités sont là inférieures à dix habitants au km².

Certaines parties du pays sont vides ou presque. Deux petites zones sur la haute Tsanaga et en bordure de la réserve de Waza au nord, le piedmont occidental des Monts du Mandara de Dourbey à la Bénoué, le désert de Torok entre pays Toupouri et Moundang et la partie centrale du lamidat de Mindif qui le prolonge au Nord enfin les plaines partiellement inondées à l'ouest du mayo Guerléo ont des densités faibles ou insignifiantes.

Avant de préciser les contours des différentes aires de peuplement que nous venons de définir à grands traits, comparons la répartition des gens et les superficies qu'ils occupent :

Densités hab/km ²	Superficies occupées en % du total	Population en % du total
0 - 5	12,5	0,85
6 - 12	16	3,3
13 - 24	21	12,2
25 - 36	26,1	24,85
37 - 50	8,5	12
51 - 75	10,85	22,25
76 - 100	3,3	9,1
+ de 100	3,75	15,45

On s'aperçoit que sur moins de 4 % de la superficie étudiée vivent plus de 15 % de la population, que sur 7 % vivent près d'un quart et que l'ensemble des zones comptant plus de 50 habitants au km² regroupe sur à peine 18 % des superficies près de 47 % de la population.

Les zones peu peuplées portent à peine plus de 4 % de la population sur plus du quart de la superficie totale.

Les zones de densités moyennes comptent 37 % de la population sur 37 % de la superficie, celles supérieures à la moyenne mais inférieure à 50 habitants au km² couvrent 8,5 % des surfaces et renferment 12 % de la population.

Pour résumer et caractériser l'inégalité de la répartition de la population on peut dire que sur un peu plus du quart de la superficie vivent près de 60 % des habitants.

Répartition de la population :

Comme nous venons de le voir, on trouve les plus fortes densités dans les massifs nord des Monts du Mandara: le pays Matakam avec 128 habitants au km², les massifs bordiers orientaux de Wazang à Méri en englobant le massif isolé de Mbokou et entre Mada et Mora où on atteint une densité de 135 habitants au km². Sur 3,75 % de la superficie totale vivent 15,45 % des populations. Ces zones de hautes densités sont exclusivement montagnardes. Les densités atteignent localement plus de 200 habitants au km² notamment en pays Podoko où elles sont les plus élevées. Entre ces deux zones de fortes densités : le pays Matakam au sud et à l'ouest et la succession d'ethnies qui de Wazang à Mora se juxtaposent à l'est, une zone de densité moyenne (d = 34,3) sépare le monde des Mafa de celui des ethnies de Mora dans l'axe du mayo Gaboua. Ce vide relatif entre deux groupes humains se rencontre assez souvent, un héritage historique sans doute qui se comble peu à peu sous la pression de démographies galopantes et d'une sécurité assurée.

Si entre les Mofou de Wazang à Méri et les Mada les densités s'affaissent un peu (d = 68,5) en pays Zoulgo, Guemjek et partiellement Mada, c'est que exceptionnellement dans cette région le desserrement des montagnards sur les piedmonts et les vallées proches du Mangafé et du Ranéo est largement amorcé. Zoulgo, Mada et Mouyengué ont quitté partiellement leurs massifs pour peupler les plaines voisines.

Les environs de Mora, partie massif, partie plaine, atteignent des densités voisines de 100, zone d'expansion naturelle des montagnards tassés sur leurs montagnes. Le Motorsolo dans le secteur Godola, Mokyo, Dogba avec une densité de 78,5 combine les avantages de la proximité d'une population de type montagnard et ceux d'un mayo relativement important.

La vallée du mayo Tsanaga est un axe de peuplement particulièrement important. Les densités sont maximales dans la vallée entre Gazawa et Maroua où elles dépassent 95 habitants au km² ; elles diminuent régulièrement vers l'est (66,6 entre Maroua et Balaza), pour descendre à 59,3 entre Balaza et Guingley et n'atteindre

que 35 entre Djiddel et Cuirvidig où la Tsanaga se perd dans les sables.

Autre zone de forte densité, la région du lac Fianga et les Yaéré qui le prolongent jusqu'à Dana. Les densités y dépassent 83 habitants au km². Elles se prolongent le long du Logone et du mayo Guerléo jusqu'à une limite joignant Mogozi à Begué-Palam à peu près, où elles atteignent encore 70. Au-delà, les densités descendent aux environs de 20 pour remonter à 49 dans la région de Pouss. L'affaiblissement des densités dans cette partie du Logone est vraisemblablement dû à la difficulté d'installation des villages.

Le pays Toupouri est aussi bien peuplé ($d = 66,3$). De part et d'autre, deux zones de densités moyennes, zones d'expansion du pays Toupouri à l'est, une bande grignotée sur le lamidat de Kalfou, à l'ouest une zone de recolonisation sur le lamidat de Guidiguis notamment et une mise en valeur des marges du "désert de Torok".

Le pays moundang autour de Kaélé, Lara, Boboyo et le lamidat de Doumrou sont eux aussi bien peuplés avec près de 61 habitants au km². De gros villages, de gros marchés, un mayo important. Cette région fait figure d'île au milieu de zones vides ou mal peuplées ; vides à l'est et au nord-est avec le désert de Torok, mal peuplées au nord et à l'ouest où l'on ne relève que des densités de 22,8 et 18,5 habitants au km² en pays Guiziga. Des zones entièrement vides existent entre Mindif et Lara et entre Midjivin et Moutouroua, nous les avons évoquées précédemment. Les vides d'hommes semblent d'autant plus importants que dans ce pays Guiziga médiocrement peuplé l'habitat est relativement groupé. Le mayo Nguetchewé de Mozogo à la frontière nigériane a une densité de plus de 63 habitants au km²; proximité de massifs très peuplés et d'un cours d'eau traversant un pays fertile. Le pays Guelebda le long de la frontière nigériane lui aussi bien peuplé ($d = 70,5$), est la continuation en plaine du pays des montagnards Mafa auxquels les Guelebda sont apparentés.

La plaine de Koza et la vallée du mayo Kolofata ne connaissent que des densités moyennes ($d = 34,5$ et $d = 28,3$) mais il faut ajouter que la densité de la plaine de Koza est un peu plus forte qu'indiquée compte-tenu de la présence de la réserve forestière de Gokoro qui en occupe une partie non négligeable.

La vallée du mayo Boula et celle du mayo Louti de Ndoukoula à son confluent avec le mayo Kébi, sans être aussi peuplée que la vallée de la Tsanaga, ont des densités assez élevées souvent proches de 50 habitants au km², du même ordre que les rives du Logone dans les environs de Pouss et que le coeur montagneux du

pays Kapsiki, seul endroit des Monts du Mandara au sud de Mokolo où un véritable paysage aménagé a été construit, les Kortchi semblant bien être l'une des rares ethnies véritablement montagnardes de cette partie des Monts du Mandara. L'arête montagneuse au centre du pays Kapsiki haute de 1000 à 1200 mètres est très peu peuplée. Les plateaux et les plaines intérieures de ces Mandara centraux ; plaines de Zamay et plaines de Garoua à l'est, plateaux Kapsiki, plaine Bana et Goudé, les hautes terres disséquées de vallées nombreuses du pays Daba, ont des densités plus faibles, moyennes, entre 25 et 32 habitants au km². A noter une région vide au nord de Zamay jusqu'au mayo Tsanaga. La réserve forestière de Zamay déjà fortement attaquée par les défrichements n'a pas été décomptée de la superficie pour le calcul des densités.

Au sud-ouest du pays matakam, le plateau pierreux entre les montagnards et le pays Kapsiki est peu peuplé, relativement en tout cas, puisque la densité n'est que de 15 environ. Cette densité augmente continuellement par la colonisation qu'y exercent, chacun de leur côté, Matakam et Kapsiki. Là aussi nous avons une réserve forestière sur le haut mayo Louti qui n'a pas été décomptée dans le calcul des densités. Les sols y sont peu fertiles et la densité actuelle est déjà forte, compte tenu du potentiel offert. Le pays des Hina et des Daba de Mousgoy est plus mal peuplé que les régions voisines. On peut émettre une hypothèse ; il s'agit des deux principautés païennes qui se sont livrées des luttes sanglantes et ont eu à lutter avec les Foulbé tout au long du 19^e siècle. Le résultat de ces luttes : une diminution de la population, une conversion à l'Islam et des attitudes démographiques proches du monde musulman. L'extrême sud des Monts du Mandara et les reliefs crétaoés du Tinguelin sont mal ou peu peuplés. Les monts du Peské-Bori comptent 15,2 habitants au km², le Tinguelin et le sud-ouest du lamidat de Golombé ne dépassent pas 13 et les environs du Tinguelin à l'ouest comme à l'est 7, l'ouest de Garoua le long de la Bénoué n'a une densité que de 9,2. Les environs de Garoua le long du mayo Kébi avec Pitoa et Bé sont bien peuplés par rapport aux régions voisines avec 26,3 habitants au km² ; influence de la ville de Garoua et de son dynamisme mais aussi descendance des Fali, du Tinguelin, du Kangou et même du Peské-Bori, qui viennent peupler les plaines du Kébi et de la Bénoué. Toute la partie sud-ouest de notre étude est presque vide, des hautes terres de Dazal au nord à la Bénoué au sud, à peine plus de deux habitants au km² ; de grands espaces vides, une bonne partie de la population vivant dans de gros villages comme Gaschi-ga, Hama-Koussou et Dembo.

Les vallées du Motorsolo et du Mangafé sont fortement peuplées sur leur cours supérieur mais les densités baissent vers le nord-est sur leur cours inférieur au contact avec la grande dune Limani-Petté, passant de 78,5 à 31,6 pour le

Motorsolo et de 68,5 à 25,2 pour la Mangafé. Les vallées du Ranéo et du Sava sont moins peuplées, les densités respectives n'étant que de 25,2 et 20,5. L'influence du Sahel est déjà sensible : baisse du bilan pluviométrique et surtout irrégularité accentuée de la distribution. La dune entre Limani et Petté est par contre mieux peuplée que les plaines de part et d'autre, avec une densité de 28,5 habitants au km². Les gros villages sont nombreux, souvent chefs-lieux de canton, Limani, Magdémé, Kossa, Djoundé et Petté. La partie sud de la vallée du Logone au Cameroun et le pays Mousseye voisin sont moyennement peuplés (d = 27,3 et d = 26,3) ainsi que la zone de passage entre les vallées densément peuplées des "mayo" Boula et Tsanaga d'une part et Louti d'autre part. Zone contestée entre les païens et les Foulbé, elle ne bénéficie pas de sols particulièrement fertiles qui justifieraient une attraction plus importante.

L'ouest de l'arrondissement de Kaélé, les deux tiers de celui de Mindif et le contact des peuplements Foulbé et Mousgoum à cheval sur la limite du Diamaré et du Mayo Danaï ont des densités de l'ordre de 20 habitants au km², zones comprises entre les fortes densités du coeur du Diamaré et des pays Massa et Toupouri, zones de contact entre des civilisations différentes, opposées par des luttes incessantes pendant tout le 19^e siècle, décimées par les rezzou d'esclaves et désertées par leurs habitants se repliant dans des zones où la sécurité semblait mieux assurée par le nombre et par les difficultés du terrain, inselbergs du pays Moundang, plaines inondables du pays Toupouri et Massa. Il faut y ajouter une médiocrité des sols assez générale, médiocrité orientée dans le "désert de Torok" entre Moundang et Toupouri, plaine stérile qui le continue au nord. Là les densités sont très basses, de l'ordre de 3 habitants au km² : quelques villages sur les marges et quelques habitants à l'intérieur dans des secteurs un peu moins déshérités.

Le pays entre le mayo Guerléo et la zone des Yaéré dans lesquels se perd le mayo Boula, est pratiquement vide, moins de deux habitants au km² : zone de contact entre deux civilisations certes mais aussi zone inondable et terrain de parcours du bétail.

Toute la bande de terrain au nord de la dune Limani-Petté et le nord du pays Mousgoum ont entre 6,4 et 8,6 habitants au km². Pays des Mousgoum dans sa partie est et des Choa à l'ouest, c'est déjà un pays de Sahel, le Balanites a remplacé l'Acacia albida et les buissons d'épineux donnent à la végétation un aspect souffreteux inconnu au sud. Les conditions climatiques, la vocation d'éleveurs nomades d'une fraction de la population, expliquent la faiblesse du peuplement et même certaines zones totalement vides.

Donc, un pays bien peuplé, les zones de faible peuplement ou vides ne représentant que 12,5 % des superficies. Les zones dites "peu peuplées" occupent 14 % des superficies mais cette faiblesse du peuplement est relative, approchant les 8 habitants au km² ce qui est satisfaisant pour la zone sahélienne. Un peu plus du quart du pays supporte des densités inférieures à 13 habitants au km².

Ce que nous avons appelé les zones de faible densité couvrent 21 % de la superficie étudiée et la densité y est en moyenne de 18,6 habitants au km². C'est faible comparé aux hautes densités enregistrées dans beaucoup de régions de cet extrême nord mais ce n'est pas négligeable, ce qui nous est une preuve de l'importance du peuplement.

Les hautes densités enregistrées dans le nord des Monts du Mandara sont d'autant plus remarquables qu'elles sont encore sous-estimées et souvent très largement. Les zones de peuplement des Foulbé Yllaga : Mindif, Guidiguiss, Baschéo, Dembo, Golombé, Bé, ont dans l'ensemble des densités faibles ou moyennes. Le pays contrôlé par le Foulbé Féréobé est au contraire bien peuplé voire très peuplé. Résultat bien sûr de conditions physiques meilleures dans le coeur du Diamaré et dans les vallées du Boula et de la Tsanaga, mais aussi d'une politique de conquête moins agressive des Féréobé, les Yllaga étant par excellence les combattants, les guerriers de l'Islam promis aux zones difficiles au contact des païens les plus combattifs et aux batailles les plus sanglantes. Ceci n'explique pas tout certes, mais permet de comprendre certaines des différences enregistrées dans la répartition de la population.

II - Une population essentiellement rurale :

Moins de 100 000 personnes habitent un centre urbain sur une population totale supérieure à 1.100.000 habitants (1) et encore une partie non négligeable de la population des villes est en fait rurale. Nous reviendrons sur ce point. C'est dire que ce pays est surtout peuplé de paysans. Paysans très différents les uns des autres d'ailleurs. On peut les classer en quatre rubriques principales.

- Des paysans authentiques
- Des paysans négligents, anciens cueilleurs et chasseurs
- Des pasteurs sédentarisés et des entrepreneurs agricoles
- Des paysans encadrés.

(1) Recensement de 1967 - 1968.

- Des paysans authentiques :

C'est dans le vieux fonds paléonégritique que nous allons les trouver. Ce sont essentiellement les montagnards de la moitié septentrionale des Mandara, les Mafa et les Podoko en particulier pour ne parler que des groupes ethniques numériquement les plus importants et les Toupouri des cantons de la Wina, Doukoula, Tchatiwali, Touloum et Doubané. Ces paysans, dans des milieux très différents, ont réussi à mettre au point des techniques permettant une utilisation intégrale de l'espace en maintenant une fertilité suffisante.

L'association culture-élevage, la lutte anti-érosive, la rotation des cultures, l'utilisation de variétés de mil bien adaptées à chaque sol, sont les instruments de cette réussite. Ces paysans occupent des espaces bien délimités où ils sont pratiquement ethniquement purs, ce qui fait que l'on peut parler de pays Matakam, de pays Toupouri par exemple. Nous l'avons vu, ces paysans habitent des pays bien peuplés ou très peuplés qui n'ont jamais été conquis par des Foulbé. La population est franchement individualiste, les chefferies sont récentes et leur autorité est limitée, l'organisation est réduite et d'autant plus difficile à mettre en place que l'habitat est dispersé. Nous retrouvons là des constantes au vieux fonds paléonégritique.

Certaines ethnies assurent la transition entre ces paysans authentiques et ceux plus négligents des plaines, ce sont les habitants des plateaux, des vallées intérieures et des piedmonts des Monts du Mandara. Les Mofou en premier lieu dont certains sont des montagnards accomplis qui peuvent rivaliser techniquement avec leurs voisins et sans doute parents Mafa. Les habitants des plateaux au sud de Mokolo, les Kapsiki dont le rameau Kortobi a élaboré une économie véritablement montagnarde et mis au point des techniques élaborées d'aménagement comparables à celles des montagnards des Mandara du nord, rentrent dans la même catégorie.

Les Djimi, les Bana, les Goudé, les Njegn, tout le rameau Daba (Daba-Daba, Kola, Hina) qui occupent les plateaux et les vallées intérieures des massifs dont ils grignotent parfois les bas des pentes, les Fali et les Guidar enfin qui, par leur situation géographique, ont certains traits montagnards, s'apparentent à leurs voisins de la plaine par leurs techniques de mise en valeur.

- Des paysans négligents, sans doute anciens chasseurs et anciens cueilleurs :

Ce sont essentiellement les Guiziga et les Moundang. Une pression démographique moins forte, des sols souvent médiocres et, dans le cas des Moundang, des

traditions guerrières, font de ces deux ethnies des paysans aux traditions moins solidement établies que celles de leurs voisins montagnards et Toupouri.

Absence de tradition paysanne qui a eu des effets heureux chez les Moundang en particulier, en les ouvrant plus facilement aux techniques et aux cultures nouvelles comme la culture attelée et la culture en grand du coton. C'est en pays Moundang qu'est née la culture à grande échelle du coton. Les Guiziga semblent plus casaniers et sont dans l'ensemble des paysans médiocres, mais les choses évoluent et il faut nuancer car dans certains cas on trouve parmi eux des paysans qui allient ardeur au travail à sens de l'innovation et esprit d'entreprise.

Peut-être convient-il de rattacher à ce groupe les Massa et les Mousgoum. Les pêcheurs Massa sont aussi des agriculteurs mais les paysages agricoles sont loin d'atteindre le niveau de perfection de ceux élaborés par les Toupouri voisins. Cependant, la présence d'un parc à Acaïa albida ou à Balanites et dans certains endroits, la qualité des cultures pourraient incliner à les classer parmi les paysans authentiques. Disons qu'ils sont desservis par la comparaison que l'on établit avec leurs voisins Toupouri. Les Mousgoum semblent mieux correspondre à l'idée que l'on peut se faire de paysans négligents. Les densités ne sont pas très fortes, les activités piscicoles importantes et la submersion saisonnière d'une bonne partie des terres expliquent des qualités agricoles limitées.

Pourtant l'agriculture y est une activité non négligeable et ancienne. L'existence jusqu'à nos jours (mais de façon très limitée) d'un sorgho flottant nous en est une preuve. C'est la première fois que l'on relève l'existence d'une telle variété. Il nous a été confirmé à Bogo que certains Mousgoum cultivaient encore cette variété et qu'autrefois les "Bogo", ethnie autochtone de l'actuel lamidat, la cultivaient aussi dans les zones inondées. Dans cette même catégorie on pourrait classer les Zumaya habitant le sud-est de Maroua et l'est de Mindif. Cette population païenne maintenant islamisée et pratiquement foubéisée, n'a plus guère de caractère propre et est le plus souvent assimilée aux Foubé lors des recensements.

- Des pasteurs sédentarisés et des entrepreneurs agricoles :

Les pasteurs sédentarisés sont surtout les Foubé et les Choa et quelques villages à la limite septentrionale de notre étude. On doit distinguer les pasteurs anciennement et totalement sédentarisés des villes et de leurs environs et ceux partiellement sédentarisés de l'est de Maroua et du lamidat de Bogo. Là une partie de la population se déplace saisonnièrement avec les troupeaux. On peut cependant considérer que la plus grande partie des Foubé est maintenant sédenta-

risée, dans le Diamaré en particulier et surtout dans les environs de Maroua. Beaucoup, parmi ces Foulbé, ont quelques têtes de bétail confiées à des bergers qui transhumant des yaéré aux pâturages de saison des pluies près des villages. Ces troupeaux sont souvent insuffisants pour assurer de quoi vivre à leurs propriétaires qui ont dû, la sédentarisation aidant, s'orienter vers des activités agricoles. Cette sédentarisation s'était largement amorcée au cours du 18^e siècle pendant le long séjour des Foulbé au Bornou.

L'image du Peul, pasteur traditionnel, peu enclin au travail agricole et même au travail tout court, est solidement ancrée dans les esprits. Elle ne semble pas refléter la réalité. Beaucoup de Foulbé n'ayant plus la possibilité du travail servile et pas les moyens financiers d'utiliser une main-d'oeuvre salariée, travaillent eux-mêmes la terre et se révèlent des paysans de valeur ; parfois, comme à Maroua, Meskine, Mogom et Dourrou, des maraîchers avisés. Le Peul de brousse est souvent un cultivateur courageux et compétent. Lorsque ses moyens financiers sont suffisants, il se révèle ouvert au progrès, utilise la culture attelée, cultive des superficies importantes en faisant appel à une main d'oeuvre salariée (Mofou et Mafa à l'ouest de Maroua, Toupouri et Massa à l'est) permanente parfois, saisonnière le plus souvent, travaille à façon avec sa charrue et sa charrette et prend alors des allures de véritable entrepreneur agricole.

Autre grand propriétaire terrien, le Mandara ou Wandala, a su, grâce à la proximité d'une main-d'oeuvre montagnarde abondante, développer la culture commerciale du coton qui lui assure des revenus substantiels. Le Mandara, traditionnellement sédentaire, est devenu, grâce à l'appropriation foncière, une sorte de "gentleman farmer". On peut dire la même chose d'une partie des Bornouan et des Gamergou voisins, avec chez ceux-ci une proportion importante de petits paysans cultivant eux-mêmes leurs champs.

- Des paysans encadrés :

A ces sociétés paysannes, anciennes ou récentes mais traditionnelles, il convient d'ajouter des paysans d'un nouveau type "les paysans encadrés", c'est-à-dire soumis sur certains périmètres aux avantages et aux contraintes d'un encadrement organisé. C'est le cas sur les casiers de colonisation agricole. Les casiers de Mokyô au pied de la montagne du même nom et de Doulo-Gané à l'est de Mora, avaient pour objectif d'offrir des structures d'accueil facilitant l'installation de paysans montagnards en plaine. Le premier, le casier de Mokyô, devait accueillir les Mokyô et les Molkoa du massif voisin. Après des débuts prometteurs dus en grande partie à l'activité du chef de poste agricole, le départ de celui-ci et les structures trop autoritaires mises en place devaient concourir à limiter

les chances de l'entreprise. Le casier de Doulo-Gané bénéficiant du même chef de poste et tirant les leçons de l'échec précédent, offrit des structures d'accueil plus souples qui lui assurèrent et lui assurent encore un succès incontestable. Même si des quartiers ethniques se sont créés, certaines obligations dans les techniques culturelles (rotation), un même milieu physique, tendent à donner un nouveau type de paysan organisant de la même façon l'espace.

Le peuplement de la plaine comprise entre le mayo Kébi et le Peské-Bori a été entrepris dans le même esprit: organiser les courants existants, faciliter les implantations en installant une infrastructure de pistes, de points d'eau, de dispensaires, d'écoles et de postes d'encadrement agricole. Le maintien en place des mêmes responsables et la souplesse des structures expliquent le succès de l'opération. Là encore, le mélange de plusieurs ethnies sur les mêmes terroirs et les incitations à un minimum d'organisation dans les cultures ont créé un paysage agricole que nous qualifierons volontiers de "traditionnel amélioré". Dans ce même type de paysanat encadré rentrent les Massa au nord de Yagoua et les Mousgoum de Pouss et de Naga, riziculteurs encadrés par le SEMRY. Là aussi, une nouvelle culture pratiquée sur le plan industriel sous la direction d'un organisme assurant un contrôle depuis la distribution des graines jusqu'au conditionnement des récoltes, a créé un paysage nouveau, mais aussi des paysans nouveaux, des riziculteurs parfois assez proches des simples ouvriers agricoles.

Cette population, pour être essentiellement agricole, n'en est pas moins très variée et encore a-t-on dû schématiser. Il est important de noter que les ethnies ou les zones de transition sont nombreuses et défient souvent la volonté classificatoire. Dans la réalité, les hiatus n'existent guère. On passe d'une sorte de paysans à une autre très différente par degrés, parfois insensiblement.

- Une population urbaine faible mais croissante :

Au recensement national de 1967-1968, 100.000 personnes environ pouvaient être considérées comme habitant des centres urbains, soit un peu moins du 1/10e de la population totale. C'est dire la part relativement faible prise par les villes. Deux agglomérations émergent de l'ensemble, Garoua et Maroua, la nouvelle et l'ancienne métropole du nord, deux villes aussi différentes que possible dans leur histoire, leur aspect et leur comportement actuel.

Garoua, capitale de la province du Nord, comptait 28.974 habitants au dernier recensement. Sa population est estimée en 1973 à une cinquantaine de milliers de personnes. Vieux comptoir créé par des commerçants Haoussa, Garoua doit à sa

position centrale dans la province du Nord et à son port, une activité administrative et commerciale qui la firent préférer à Maroua comme capitale du Nord. Sa croissance actuelle est extrêmement rapide mais parvient à rester ordonnée. Un port redevenu actif, un aéroport bientôt capable d'accueillir les longs courriers, une usine de tissage en pleine expansion, une brasserie importante, de nombreux ateliers de serrurerie et de mécanique, lui donnent un support industriel et une population ouvrière unique pour l'instant au Nord-Cameroun. L'activité de service est aussi considérable. Les banques, les sociétés commerciales et de transit sont nombreuses et donnent une population d'employés et de cadres en nombres de plus en plus grands, complétée par une importante population de fonctionnaires du plus modeste au plus haut niveau devant répondre aux besoins provinciaux, départementaux et d'arrondissements. Garoua enfin, a donné naissance à une classe de commerçants locaux travaillant à une échelle nationale, voire internationale. La population y est bien essentiellement urbaine par ses activités, la fraction de la population vivant exclusivement d'activités agricoles étant de plus en plus secondaire.

Maroua

Maroua, rivale malheureuse de Garoua, est remarquable par sa stagnation. Seconde ville du Cameroun après Douala vers 1930 avec une trentaine de milliers d'habitants, sa population est toujours la même quarante ans plus tard. Autant Garoua semble éclater de toutes parts, autant Maroua semble s'être assoupie. L'implantation d'une huilerie de coton et la transformation du C.E.G. en Lycée ne paraissent pas être des remèdes suffisants à sa langueur. La population n'est certes pas composée uniquement de paysans ou d'éleveurs. L'administration et les services techniques emploient un nombre important de fonctionnaires, venus du Sud ou de l'Ouest du pays pour une bonne partie, mais la ville conserve son allure et il faut le dire aussi, son charme de cité peule. Des rues tranquilles bordées par les hauts murs des "saré" et une population de propriétaires fonciers. Le négoce et les activités de transport y sont importants mais marquent peu dans le paysage. Les maisons de commerce comme les banques ne sont le plus souvent que des succursales dirigées de Garoua. La vie y est plus tranquille et Maroua a le charme des vieilles cités, charme refusé à Garoua.

Outre ces deux villes, on trouve encore un certain nombre d'agglomérations qui, par la masse de population agglomérée et les services administratifs, techniques et commerciaux qu'elles renferment, sont plus que des villages, même si une notable partie de la population y a des activités agricoles : villes en formation, trame du futur tissu urbain du Nord-Cameroun. De ces villes en formation, il faut d'abord citer Yagoua (12.022 habitants), Guider (8.591 habitants) et Kaélé (7.252 habitants). La première est chef-lieu de département, les deux autres chefs-lieux

d'arrondissement. Leur activité administrative se double d'une activité économique indiscutable, à Yagoua grâce à la rizerie et à l'usine de conditionnement du SEMRY, à Kaélé grâce à la présence du siège social de la C.F.D.T., à l'usine d'égrenage et à l'huilerie de coton, à Guider grâce à l'installation d'une usine d'égrenage du coton. A la population de fonctionnaires suscitée par la présence de services administratifs, s'ajoute une population ouvrière qui comme la précédente, se différencie totalement de la population rurale. Ajoutons que la présence d'une cimenterie à Figuil tend à jouer ce même rôle dans ce qui n'était jusqu'alors qu'un modeste chef-lieu de canton.

Mokolo et Mora (3.450 et 3.965 habitants) l'un chef-lieu de département et capitale des montagnards, l'autre ancienne capitale du royaume Mandara et sous-préfecture, offrent aussi des traits typiquement urbains. L'urbanisme de Mokolo, la présence, outre les services administratifs, d'un C.E.G., en font plus qu'un gros village même si les emplois industriels et les services manquent. Il en est de même pour Mora, avec en plus la présence d'une usine d'égrenage de coton à Kourgui et la tradition venant de son rôle de capitale. Doukoula (3.381 habitants) dans une certaine mesure, rentre dans la même catégorie et représente les premiers linéaments urbains dans une société essentiellement rurale. Différentes encore les deux sous-préfectures de Bogo et Mindif. Toutes deux sont les capitales de deux puissants et anciens lamidats. L'aspect ordonné, les rues droites bordées d'arbres, une mosquée importante à Bogo, une population de propriétaires fonciers, de notables, une cour peule, donnent à l'ensemble des traits plus citadins que ruraux.

En fait, il s'agit de citadins africains et même foubé et non de ruraux, aussi différents des ruraux que des citadins au sens occidental du terme. Une bourgeoisie rurale rassemblée dans une petite ville si l'on peut dire.

L'implantation d'organismes administratifs dans certains chefs-lieux de canton comme Koza (1.748 habitants), Dourbey (1.588 habitants) et Bourha (848 habitants), en amenant une petite population de fonctionnaires, suscitent la création d'un noyau urbain avec des commerçants, du personnel de service et ne serait-ce que par la construction en dur de logements et de bureaux, transforment le village en un début de ville. Certains chefs-lieux de canton ou de lamidat bénéficiant d'équipements particuliers (hôpitaux privés, marché en dur et de grande importance), forment le dernier élément de la vie urbaine. Petté en est un exemple. Certes il serait exagéré de classer la population de ces agglomérations comme urbaine mais une partie au moins n'est plus strictement rurale. C'est là en particulier que l'on trouvera ce que nous avons appelé les entrepreneurs agricoles.

La population urbaine est encore assez faible mais elle progresse rapidement. Garoua qui connaît une croissance accélérée, contient tous les éléments d'une véritable cité moderne. Traditionnelle, Maroua reste une ville africaine et permet de s'interroger sur les critères à utiliser pour la population urbaine en Afrique. Le rentier foncier et le notable semblent bien en être les caractéristiques.

III - Une diversité ethnique extrême : (Fig. 17)

La carte des groupes humains de l'Atlas national du Cameroun et la carte "populations" de l'Atlas régional Mandara-Logone que nous utilisons comme guide pour cette étude, ne dénombrent pas moins de 43 ethnies différentes dans le périmètre étudié. On peut certes pratiquer certains regroupements entre Mafa, Hina, Mabass voir Minéo et Mouktélé, entre Kola, Daba et Hina par exemple. Cela ne réduirait guère l'ampleur de la diversité du peuplement, d'autant plus que certaines ethnies reliques comme les Maya ou totalement foubéisées comme les Zounaya ne sont pas représentées.

On peut, en simplifiant quelque peu, répartir ces diverses ethnies en quatre rubriques principales.

Les ethnies islamisées

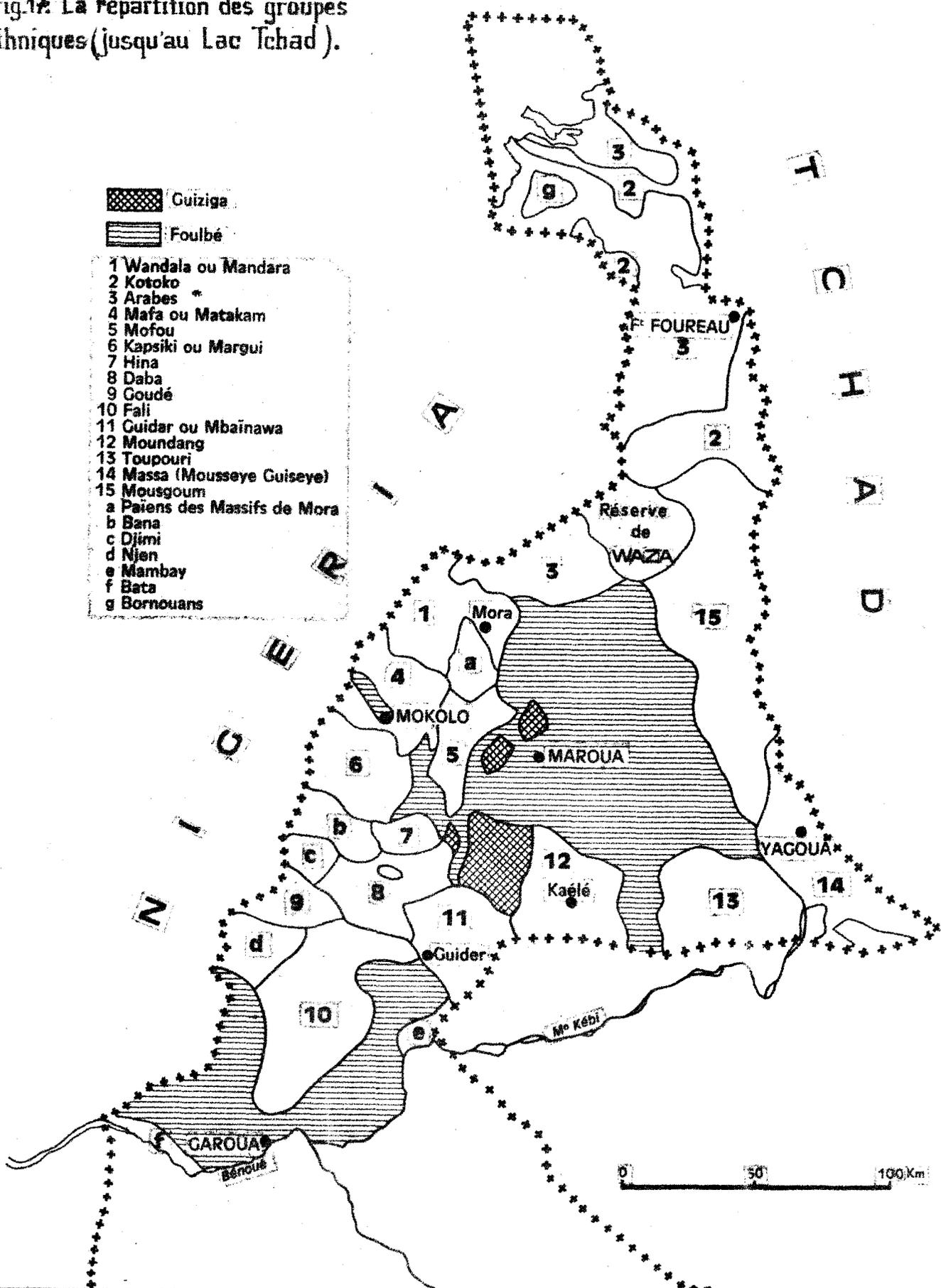
- Foulbé
- Mbororo'n
- Bornouan (dits encore Kanouri ou Sirata)
- Cuelebda
- Gamergou
- Arabes Choa
- Mousgoun
- Haoussa

Les ethnies montagnardes :

- Mafa
- Hidé
- Minéo
- Mabass
- Mouktélé
- Podoko
- Mora

Fig.17: La répartition des groupes ethniques (jusqu'au Lac Tchad).

-  Guiziga
-  Foulbé
- 1 Wandala ou Mandara
- 2 Kotoko
- 3 Arabes
- 4 Mafa ou Matakam
- 5 Mofou
- 6 Kapsiki ou Margui
- 7 Hina
- 8 Daba
- 9 Goudé
- 10 Fali
- 11 Guidar ou Mbainawa
- 12 Moundang
- 13 Toupouri
- 14 Massa (Mousseye Guiseye)
- 15 Mousgoum
- a Papiens des Massifs de Mora
- b Bana
- c Djimi
- d Njen
- e Mambay
- f Bata
- g Bornouans



- Vamé-Mbrémé
- Ouldémé
- Mada
- Zoulgo-Guemjek
- Ourza
- Mouyengué
- Mokyo-Molkoa
- Mbokou.

Une ethnie de transition avec les ethnies de plateaux, les Mofou.

- Les habitants des hautes terres et des plateaux :

- Kola
- Hina
- Daba
- Guidar
- Fali
- Kangou
- Kapsiki
- Bana
- Djimi
- Goudé
- Njegn

- Les peïens de plaine :

- Guiziga
- Moundang
- Toupouri
- Mambay
- Massa-Guisey
- Moussey

Ces ethnies, dans le cadre de notre étude, sont numériquement d'importance très variable et comptent de quelques centaines à près de deux cent mille personnes. Leur poids historique fut lui aussi très variable. Voyons comment ont évolué les aires contrôlées par chacune de ces ethnies.

A - Les ethnies islamisées :

Si l'on s'en tient aux chiffres de 1964 de l'Atlas national du Cameroun, on constate qu'elles comptaient 260.000 personnes sur un total de 863.000 pour la région étudiée, c'est à dire 30 % de l'ensemble de la population. L'importance des 9 ethnies islamisées recensées dans cet extrême nord du Cameroun est extrêmement variable, nous allons le voir.

- Foulbé	183.000 personnes
- Mandara ou Wandala	13.500 personnes
- Bornouan	25.700 personnes
- Mousgoum	26.100 personnes
- Arabes Choa	6.300 personnes
- Guelebda	1.700 personnes
- Gamergou	1.500 personnes
- Haoussa	1.400 personnes
- Mbororo'n	200 personnes

Certaines ethnies sont à peine représentées comme les Mbororo'n, d'autres sont de peu d'importance, mais le fait marquant c'est l'écrasante prédominance de l'ethnie peule qui regroupe les 3/5 des musulmans de cette partie du Nord du Cameroun.

- Les Foulbé.

L'ethnie dominante. Il est vrai que sont comptés comme Foulbé des païens islamisés, cela est d'ailleurs admissible dans la mesure où l'islamisation s'est accompagnée d'une foulbéisation. C'est le cas pour des ethnies non représentées sur la carte car assimilées aux Foulbé et recensées comme telles. Le cas le plus flagrant est celui des Zoumaya, mais aussi celui des Niam-Niam du Mayo-Kébi. Le monde peul est d'une grande diversité. Outre les Foulbé sédentarisés on trouve les Foulbé nomades ou Mbororo'n, les serviteurs (matchoubé) les assimilés ou foulbéisés.

- L'aire occupée par les Foulbé

Un dénombrement grossier fait à partir de la carte permettra, au-delà des chiffres un peu dépassés, de se rendre compte de la répartition du groupe humain.

- Les Foulbé des villes : 20.500 personnes réparties de la façon suivante :

- 12.000 à Maroua
- 4.500 à Garoua
- 2.600 à Guider
- 800 à Yagoua
- 600 à Kaélé

Une proportion de citadins légèrement supérieure à la moyenne de 10 % enregistrée pour l'ensemble de la région étudiée en 1968. La croissance urbaine étant générale, il est probable que cette proportion a notablement augmenté depuis.

- En brousse :

- Dans l'arrondissement de Garoua, la partie ouest entre la frontière nigérienne, la bordure occidentale des Monts du Mandara et la Bénoué comptait 8.900 Foulbé, la partie orientale en comptait 8.100.

- Dans l'arrondissement de Guider	13.900 Foulbé	
- Dans le district de Bourha	1.100	"
- Dans l'arrondissement de Mokolo	6.200	"
- Dans le district de Koza	700	"
- Dans l'arrondissement de Méri	4.600	"
- Dans l'arrondissement de Kaélé	7.200	"
- Dans l'arrondissement de Kap-Hay	4.100	"
- Dans le district de Guibi	1.500	"
- Dans l'arrondissement de Yagoua	2.500	"
- Dans l'arrondissement de Bogo	20.600	"
- Dans l'arrondissement de Mindif	22.200	"
- Dans l'arrondissement de Maroua	59.200	"

Les Foulbé sont implantés presque partout mais leur suprématie n'est importante que dans le coeur du Diamaré. Les trois grands lamidats de Maroua, Bogo et Mindif regroupent les 2/3 des Foulbé de notre étude. Ils dominent de façon absolue dans la région de Garoua comme le montre bien la carte mais là, les densités sont faibles. Disons tout de suite qu'à l'inverse de certaines ethnies païennes, il n'existe pas de régions exclusivement peuplées de Foulbé. Ils dominent numériquement parfois, comme dans le lamidat de Bogo, mais partagent le pays avec d'autres ethnies. Il y a à cela plusieurs raisons dont deux paraissent essentielles :

- Ce sont des envahisseurs. Les pays dans lesquels ils se sont installés n'étaient pas vides.

Leur origine d'éleveurs, leur statut de guerriers, les inclinaient peu au travail agricole alors assuré par une main-d'oeuvre servile (matchoubé) habitant des quartiers séparés près des villages foubé. Si l'on prend Maroua comme centre, on trouve des villages foubé et des quartiers mofou au nord-ouest, des quartiers guiziga au sud-ouest et aux environs immédiats de Maroua, des quartiers massa (appelés banana) au sud-est avec maintenant des quartiers Toupouri, des quartiers bornouan et mousgoum au nord-est. Dans ce dernier cas, les Foubé ne se sont pas heurtés à des autochtones païens mais à des races déjà islamisées à vocation paysanne.

Précisons les contours de ces aires occupées par les Foubé, les conditions d'implantation et l'évolution actuelle.

L'implantation peule au Nord-Cameroun

L'histoire de l'installation des Foubé, bien qu'encore fragmentaire, commence à être connue, grâce à des documents d'archives, enquêtes faites à plusieurs années de distance par différents administrateurs et surtout grâce aux travaux historiques de Lestringant (1) et de Mohammadou Eldridge (2).

- L'origine des Foubé se situe de façon certaine au "Mallé", au Fouta Toro. De là commence une immense migration historique vers l'est qui mènera les Foubé au "Macina" (Mali) dont il est constamment fait mention dans les traditions peules du Nord-Cameroun. Là des migrations nouvelles les mèneront au Fouta-Djalou, à Djenné aussi où certains s'arrêtèrent, fondant des royaumes pendant que d'autres progresseront jusqu'au Darfour, au Ouaday et au Baguirmi. Les départs du Macina s'échelonnent du 16^e au 18^e siècle. C'est ensuite la pénétration dans le pays Haoussa et le séjour prolongé de nombreux Foubé dans le Bornou (5 à 6 générations parfois) d'où viendront les conquérants du Nord-Cameroun. C'est pendant ce long séjour au Bornou que certains Foubé abandonneront la vie nomade pour se sédentariser, là que se formeront les lettrés, les "Modibo" qui, en réchauffant le zèle religieux quelque peu attiédi depuis le départ du "Mallé", rendront possible la conquête par l'intermédiaire de la "Djihad", la guerre sainte.

(1) Les "pays de Guider"

(2) "Maroua et Petté" On utilisera très largement les deux ouvrages dans la suite de cette étude.

Il semble que très tôt, dès les débuts du 16^e siècle, certains groupes peuls aient traversé le Mandara pour pousser leurs troupeaux dans l'actuel Diamaré et même au-delà du Logone dans ce qui allait devenir bientôt le royaume du Baguirmi. Voilà très brièvement résumé d'après Mohammadou Eldridge la longue migration d'ouest en est qui devait amener les Foulbé dans ce Nord-Cameroun.

Les diversités claniques sont nombreuses : Peul Yllaga, Wollarbé, Bamlé, Badaway, Féréobé, Ngara, Tara, Maoudi, Sava, Djenné, Djafoun, pour ne citer que les groupes les plus répandus. Un des mérites de Mohammadou Eldridge dans le premier volet de son étude des Peuls du Cameroun consacré à Maroua et Petté, est d'avoir débrouillé cet écheveau.

On ne compte en effet au Nord-Cameroun que trois grands clans issus de deux des trois filles et du fils de Oukba et Badjo Manga, l'arabe et la Sorakolé qui d'après la tradition, donnèrent naissance au peuple peul. Ce sont :

-- les Yllaga : Ils occupent les lamidats et principautés peules de Baschéo, Dembo, Golombé, Bé, Mayo Loué, Gazawa, Meskine, Katoual, Gawel, Salak, Zongoya, Mindif, Guidiguais et Doumrou.

-- Les Wollarbé : peu représentés dans le cadre géographique de cette étude, ils ont créé les lamidats de Demsa et Garoua.

-- Les Féréobé : regroupent tous les Tara, Ngara, Badaway, Sava, Maoudi, etc... dont les noms actuels sont ou dérivés de surnoms donnés par les ethnies chez lesquelles ils ont séjourné (exemple: Badaway signifiant nomade en Kanouri), ou des lieux où ils se sont longuement arrêtés (exemple des Sava). Ils ont créé les grands lamidats de Maroua, Bogo et Petté et toutes les principautés qui les entourent. Ces trois grands groupes foulbé se partagent le pays.

Les Wollarbé occupent l'angle sud-ouest limité au sud par le mayo Kébi et la Bénoué, à l'ouest par la frontière avec le Nigéria et à l'est par une ligne Golombé-Dembo.

Les Yllaga occupent la partie centrale du pays en limite avec les Wollarbé à l'est de la ligne Golombé-Dembo, et avec les Féréobé à l'ouest d'une ligne Mindif-Meskine-Mokolo. Clan guerrier, le courage des Yllaga était célèbre. Ils formèrent les premiers lamidats importants : Bindir au sud de notre étude actuelle et Mindif. On les trouve dans toutes les principautés au contact avec les païens irréductibles (Mayo Loué) et dans celles au coeur du pays païen (Gawar) ou créant

une communication entre les lamidats du Diamaré et ceux de la Bénoué (Katoual, Salak, Gawel et Zongoya), aussi dans les postes militaires chargés de contenir les montagnards (Kosséhône, Wanday et Mokolo par exemple).

-- Les Féréobé tiennent les pays à l'est de l'axe Mokolo-Mindif et créèrent, souvent avec l'aide des Yllaga voisins de Mindif, les grands lamidats de Maroua, Bogo et Petté....

Comme nous l'avons dit, dès le 16e siècle de petits groupes foubé traversant le Diamaré, se portent au-delà du Logone dans le futur royaume du Baguirmi.

C'est au 18e siècle surtout que les familles foubé installées au Bornou poussèrent leurs migrations vers l'est, le royaume du Mandara et au-delà, le Diamaré. Dès la fin du 18e siècle, des Foubé s'installent avec leurs troupeaux dans les zones où on les trouve maintenant. Peu nombreux, ils sont sous la dépendance des chefs païens, montagnards, Guiziga, Zoumaya, Mofou, auxquels ils paient des tributs moyennant l'autorisation de faire paître leurs troupeaux. Si pour certains groupes comme les Bamlé de Guider, la cohabitation avec les païens se passe assez bien et somme toute à la satisfaction des deux parties, le plus souvent les Foubé subissent les brimades des chefs païens. Cela provoque des migrations mais aussi des colères et des rancœurs et déjà des groupes de Foubé se sont organisés semant la terreur chez certaines populations : Baouchi Gordi chez les Goudé et Haman Yéro chez les Njegn et les Fali. Le climat est à l'insurrection à la fin du 18e siècle chez les Foubé.

En lançant vers 1805, la "Djihad", le cheikou Ousmanou de Sokoto va lui donner corps et ampleur. C'est de ce début du 19e siècle que date l'implantation massive des Foubé.

Les Yllaga

Une partie des Foubé quitta le Bornou en direction du sud par Madagali et Mubi, principautés qu'ils créèrent et où quelques familles restèrent un certain temps. D'autres familles Yllaga au contraire s'engagèrent franchement plus au sud, créant les principautés de Baschéo, Dèmbo, Messo (qui deviendra le lamidat de Golombé) et Bé. Plus tard, une autre fraction quittera Mubi en direction de l'est par Bourha, Hina, Gawar et Boula jusqu'à Bindir.

Ces Yllaga devaient fonder Bindir, une des plus importantes principautés peules. Au cours de cette migration, de petites principautés étaient créées : Gazawa, Meskine, Djapay et Kaya. C'est de Bindir que partira le modibo Bouba Birowo fondateur de Mindif. Doumrou est une création de l'administration coloniale, son existence fortuite n'est due qu'au découpage des frontières. Les Yllaga de Madagali devaient dans les premières décennies du 19^e siècle pénétrer dans le Mandara et tenter d'instaurer leur autorité sur les montagnards. Donc, presque un siècle de lutte et un échec, mais création de postes militaires destinés à maintenir au pied des massifs quelques colonies peules, fiction d'une autorité purement théorique sur le pays. Situons ces événements dans le temps.

-- La fraction peule qui créa Baschéo, Messo (Golombé) et Bé eut des chefs issus de la famille du modibo Karima. Ils vivaient en pays Goudé. Vers 1770 à la mort du modibo Karima, son fils Boumé descend au sud de Kobotchi en pays Njegn et Daba. Ainsi dès la fin du 18^e siècle les Yllaga de Baschéo sont arrivés. Vers 1805 c'est, avec la guerre sainte, le début de l'expansion.

Un petit-fils de Boumé descend vers le sud, vers le Baschéo et obtient du modibo Adama, émir de Yola, la suzeraineté sur la région.

Un autre s'installe à Dourbey, descend la vallée du mayo Oulo jusqu'à Messo où il se heurte aux Fali. La conversion d'un important prince Fali, Adamalé, facilite la conquête. Une partie des Fali se convertit, les autres se réfugient dans le massif du Bori. Le lamidat de Messo, plus tard Golombé, est fondé. Les Païens convertis donneront cette souche si nombreuse actuellement dans le lamidat, dite Foulbé-Fali ou Foulbé-Dongsa. Djamoua Djaoro Bala, frère des précédents, fait la guerre dans la région de Badessi, soumet les Niam-Niam de Badjouma et est tué par les Kangou. C'est le fondateur du lamidat de Bé.

Vers la même époque où Salihou Bouba Kobotchi fondait Baschéo (vers 1802) un autre peul Yllaga, le Cheik Bouba Yoro, traverse le pays Njegn, détruit le village de Paka et s'établit au pied des massifs. La soumission et la conversion de l'important chef Njegn de Mahiha facilite là aussi la conquête et l'installation.

Vingt ans après la création du lamidat de Messo, c'est l'expédition victorieuse sur Guider. Là aussi, la conversion d'un prince Guidar, le premier chef de cette principauté vassale de Yola et Sokoto, simplifie la conquête. Les Guidar irréductibles vont s'installer à Libé. Vers 1870, afin de contrôler les remuants Guidar de Lam, Djougui et Bidzar, un peul Yllaga est installé sur le

mayo Louti dans le but de protéger cet axe, d'assurer la sécurité de ce couloir qui, par Babarkine et Ndoukoula, assure la liaison entre les Foulbé de la Bénoué et ceux du Diamaré.

C'est vraisemblablement dans la dernière décennie du 18^e siècle que furent créés les lamidats de Bindir et Mindif. Les Féréobé étaient eux aussi arrivés et s'étaient donnés un chef, Haman Selbé. Ils vinrent aider le modibo Bouba qui guerroyait contre les Moundang et les Guiziga dans la région de Lara, puis repoussèrent les troupes du sultan du Mandara, suzerain de cette région. Les troupes du Mandara furent mises en fuite et poursuivies jusqu'au mayo Mangafé que les Foulbé ne purent franchir et qui est resté jusqu'à nos jours la limite septentrionale de l'expansion peule.

Les principautés de Bindir et de Mindif existent quand les Féréobé, avec leur aide, attaqueront et prendront Marva (Maroua), capitale des Guiziga qui commandaient cette région avant l'insurrection et la conquête peules. Le 19^e siècle sera consacré à consolider les conquêtes. Le pays moundang, un moment conquis, ne pourra être tenu plus d'une dizaine d'années. Une révolte générale obligera les Foulbé à se replier sur Doumrou et Guidiguis. Le lamidat de Guidiguis fut fondé par un Yllaga venu de Bindir, le modibo Djam. Il fonda Torok avant de s'installer à Guidiguis, habité alors par des Toupouri. Foulbé et Toupouri vécurent un moment en bonne intelligence. Quand la pression peule devint trop forte, les exactions trop difficiles à supporter, les Toupouri abandonnèrent Guidiguis pour Dourbane. Guidiguis comme Doumrou sera placé sous la dépendance du lamido de Mindif.

Les Yllaga de Madagali tenteront de s'appropriier les pays montagnards voisins de leur commandement. Vers 1830, les postes de Kossehone et Wanday sont créés et quelques années plus tard, celui de Mokolo. Tout le 19^e siècle sera consacré aux luttes contre les montagnards Mafa, sans grand succès. Après la défaite de Tsouffok en 1893, les Foulbé abandonneront définitivement leurs tentatives de conquête militaire. Une nouvelle page d'histoire s'ouvrait avec l'arrivée des colonisateurs européens qui allaient permettre aux Foulbé d'exercer une autorité théorique sur les montagnards.

C'est vers le milieu du 19^e siècle, sous l'émir Laoual qu'un Yllaga, Haman Hamala, créa la principauté de Gawar. Un pèlerin de retour de la Mecque lui sera préféré par les Foulbé et recevra le premier l'investiture de Yola. Mais à Gawar comme à Guider, il y avait longtemps que des Foulbé Bamlé étaient venus avec leurs troupeaux. Or, contrairement aux autres clans foulbé, les Bamlé

ne profitèrent pas de la "Djihad" pour se révolter contre les païens, ce qui fait qu'aucun ne créa de chefferies.

Les Féréobé :

Ce sont les mieux connus de tous les Foulbé (1). On date parfois l'arrivée des premiers Foulbé dans la plaine de Maroua de 1760. Ils vivent au milieu des Guiziga qui commandaient à Marva (Maroua), des Zoumaya et des Mofou. Nous avons dit que cette cohabitation était difficile et qu'à la fin du 19e siècle, les Foulbé s'étaient donnés un chef, Haman Selbé, pour répondre par les armes aux brimades des Païens. Une longue période de lutte s'en suivit contre les Guiziga soutenus par les armées du sultan du Mandara puis contre les Zoumaya et enfin contre les Mousgoum.

Vers 1800, alliés à un clan Guiziga (les Kaliao), les Foulbé viennent à bout de Marva. Les Guiziga vont se réfugier dans les massifs environnants, notamment à Mogazang. Deux autres chefs de guerre succèdent à Haman Selbé. Avec la guerre sainte c'est à un lettré, le modibo Damraka, que les Foulbé de Maroua donneront la chefferie. Ce sera le premier lamido de Maroua. Il recevra vers 1806 la "Bannière" du Cheikou Ousmanou de Sokoto.

Jusque vers 1815-1820, le modibo Damraka s'emploie à achever la conquête des Guiziga. Il conquiert aussi Bogo contre une ethnie difficile à préciser, les "Bogo", dont on garde peu de souvenirs sinon qu'il en fut fait un grand carnage et que les femmes et les enfants furent emmenés en servitude. Il fallut ensuite se battre contre les Bornouan et les Mandara suzerains des terres conquises. Les Mousgoum de Guirvidig furent à leur tour battus et assujettis.

Ces peuples réduits, les Foulbé se tournèrent contre les Zoumaya, les battirent, leur enlevèrent biens et enfants. Les rescapés s'enfuirent se réfugier dans la montagne de Mindif où vivent encore leurs descendants.

En 1848, quand le modibo Damraka meurt, les Foulbé sont presque sur leurs positions actuelles. Son fils, Sali, consolide les conquêtes et finit de réduire les Zoumaya avant de s'attaquer aux Hina. Le rôle de ces deux lamibé aura été d'assurer les conquêtes et de les peupler en déléguant une partie de leurs pouvoirs à des parents ou des notables, en créant villages et lawanats.

Nous allons voir comment, à partir de Maroua, au fil des années, le contrôle s'élargit progressivement.

(1) cf. M. ELDRIDGE.

Les cantons de Kongola Saïd, Kongola Djolao et Kongola Djiddéo seront créés entre 1835 et 1845 à partir de Maroua par des Foulbé envoyés par le lamido. Doursoungo date également de cette époque. Kahéo, créé à la fin du 19^e siècle sous Haman Selbé, est organisé durant ces mêmes années. Balaza Laouane date de 1820 et Balaza Alcali de 1833. A cette époque, les Guiziga sont déjà vaincus, ce qui explique que les traditions rapportent qu'à l'arrivée des Foulbé, le pays était vide, il n'y avait que des ruines. Il en est de même pour Kodek créé peu après. Yoldéo daterait de 1820 et Djoulgouf remonterait au début du 19^e siècle. Malam Petel, détruit une première fois en 1822 par les Mandara, ne deviendra lawanat qu'en 1856. Dargala ne prend son visage actuel que vers 1870 mais dès 1800, des Taraya y étaient installés. En 1826 des Ngara les y rejoignirent. Ce renforcement numérique et la politique de conquête inspirée par l'émir de Yola, Adamé, font que les Mousgoum et les Zoumaya occupant le pays seront tour à tour combattus et défaits. Les Zoumaya ne seront définitivement écrasés que vers le milieu du siècle quand tombera leur capitale Zoumaya-Lamordé. Papata sera créé par le lamido Sali en 1850 avec des Mousgoum islamisés. Zongoya est créé entre 1870 et 1880, à l'inspiration du lamido Sali de Maroua, par deux Yllaga originaires de Mindif, avec pour mission de tenir en respect les Guiziga de Moutouroua et Loulou et d'assurer la sécurité de la liaison avec le Louti. Dogba sera créé par le lamido Soudi tout à fait à la fin du 19^e siècle.

Les Foulbé "Sawa" sont des Maoudi ou des Ngara qui, lors de leur pénétration dans le Mandara, stationnèrent assez longtemps dans la région de Aïssa Hardé et de Sava, dont on leur donna le nom, avant de descendre dans le Diamaré. Un groupe passa par l'est de la capitale Mandara, emprunta la vallée du Mangafé et descendit par Kossewa et Gayak. Ceux qui passèrent à l'ouest par Makalingay, contournèrent les hauteurs de Mémé et Mokyo et prirent la direction de Maroua par le massif de Mbokou au niveau de Doulek et apparurent à Godola. Ces Foulbé "Sawa" fondèrent les principautés peules de Doulek, Godola, Mbozo-Dabi, Dakar et Dourga. Leur arrivée est antérieure à celle des Foulbé de Petté. Quand, après la chute de Doulo, la capitale du royaume Mandara, ils tentèrent de se tailler un territoire en plein coeur du pays, ils subirent une cuisante défaite à Aïssa Hardé. Ils partirent alors rejoindre les Foulbé anciennement installés dans le coeur du Diamaré et seront à l'origine des principautés de Yoldéo, Djoulgouf, Balaza, Fadéré et Petté.

L'installation des Féréobé de Kalfou dits Peuls du Baguirmi termine l'histoire de l'implantation de ce clan dans cette partie du Cameroun. Ce clan est dit foulbé du Baguirmi car, contrairement aux autres clans venus de l'ouest et du nord-ouest, ils sont venus de l'est, de ce qui était devenu le royaume du

Baguirmi. Nous avons vu que, dès le 16^e siècle, des Foulbé avaient passé le Logone. Lors de la guerre sainte lancée au début du 19^e siècle, certains vont repasser le fleuve et essayer de se créer une principauté en pays Toupouri et Massa. Ils essaient de s'installer à Yagoua mais la pression des Toupouri les en chasse. Ils se réfugient alors sur les terres de Mindif à Ouro Lamido près de Kaya. Vers 1836, tentative de conquête vers l'est et installation à Kalfou. Ils s'y consolident et tentent une nouvelle fois la conquête de la région de Yagoua, ne peuvent s'y maintenir et se replient à nouveau sur Ouro Lamido. Cela durera jusqu'à vers 1870. C'est alors que le chef de ces Foulbé se rendra à Sokoto y recevoir l'investiture. Il retournera à Kalfou, y combattra les Toupouri et trouvera la mort près de Fianga au cours d'une expédition militaire. Son frère lui succédera jusqu'en 1855 et fera la guerre aux Massa et aux Mousgoum. Une particularité, ce lamidat dépendait directement de Sokoto et non du relais de Yola comme les autres principautés peules. A l'heure actuelle, il représente l'avancée extrême des Foulbé vers l'est. La colonisation pacifique des Toupouri sous la pression de leur forte croissance démographique, le rend de plus en plus marginal et tend à en faire un lamidat relique. Ce sont ces mêmes Foulbé "Baguirmi" qui ont créé la principauté de Tankirou.

Les Vollarbé

Ils occupent l'angle sud-ouest de la zone étudiée, les lamidats de Demsa et de Garoua.

Les Foulbé de Demsa sont arrivés vers 1830, après ceux du Diamaré. Ils s'installent à Demsa pour commencer puis transfèrent leur capitale à Gaschiga au début de ce siècle, afin de mieux tenir en respect les Fali du Tinguelin. L'histoire de ce lamidat est, comme celle de ses voisins, celle d'une longue lutte contre les Paléens, surtout contre les Fali. En 1920, lors de la rectification de frontière avec le Nigéria (accords Milner-Simon et Verecker - Coste), le lamidat se verra amputé du canton de Belel au Cameroun sous mandat britannique et en 1928, à la suite d'intrigues du lamido de Garoua, du canton de Guéréfé, actuellement Garoua-Ouest.

Les Vollarbé de Garoua sont venus à la même époque que ceux de Demsa, de la région de Kilba au Nigéria sous la conduite du modibo Haman qui reconnaît l'autorité de l'émir de Yola. Ils combattent successivement les Njegn et les Bata et créeront Garoua - Vindé en pays Bata et Fali. Les Bata traverseront le fleuve mais les Fali combattent et en 1835 brûlent Garoua - Vindé. Les Foulbé fonderont alors Ribao en 1839, puis Laindé qui deviendra leur capitale avant que le modeste

comptoir commercial haoussa de Garoua ne le suplante dans ce rôle. Ils occuperont ce que l'on appelle maintenant Garoua-Centre avec quelques ~~claves~~ à l'intérieur de Demsa.

Les Foulbé, peu nombreux à la fin du 16e siècle, ont conquis leurs principautés pendant tout le 19e siècle, surtout pendant la première moitié du siècle, la seconde moitié étant davantage consacrée au peuplement et à l'organisation des terres conquises. Seules les marches du pays avec le royaume du Mandara sont alors conquises (Petté).

Le coeur de la plaine du Diamaré est la zone d'expansion privilégiée. De part et d'autre des massifs du Mandara, les Foulbé se contenteront des piedmonts et à l'intérieur des massifs, des vallées, des cols et des plaines intérieures: vallées du Louti, col de Mokolo, plaine de Gawar. L'effort fut dans ce cas porté sur les axes de communications entre les groupes foulbé de la Bénoué et de Madagali et ceux du Diamaré. On remarquera enfin que la conquête des Foulbé de la Bénoué s'avéra plus facile que celles des Foulbé du Diamaré. Les conversions de chefs Njegn, Fali et Guidar, autoriseront une conquête plus pacifique et une assimilation plus rapide (exemple des Foulbé -- Dongsa du lamidat de Golombé). Les Foulbé du Diamaré durent, au contraire, compter avec des principautés païennes rétives à l'islamisation et avec le Bornou et son vassal le royaume du Mandara qui avaient la suzeraineté sur cette région. L'aire d'extension des Foulbé ne dépassera pas les limites actuelles. Les conquêtes en pays Mandara furent éphémères, les montagnes imprenables et les païens Toupouri et Massa imbattables. Le royaume moundang, puissant et possédant une cavalerie, limitera les prétentions foulbé au sud et au sud-ouest. L'assimilation de populations entières a permis le peuplement de certaines zones contrôlées par les Foulbé.

A l'heure actuelle, la démographie défaillante des Foulbé tend à limiter leur importance numérique. Ils contrôlent de vastes étendues, ils ne les peuplent pas. L'assimilation des Païens masque largement ce phénomène. Cette assimilation progresse peu à peu de nos jours et il arrive que la conquête culturelle réussisse là où les armes avaient échoué.

Les études démographiques indiquent un taux de croissance nul voire légèrement négatif. Si cela semble, dans certains cantons ou certains villages, évident, d'autres zones laissent apparaître une croissance démographique plus satisfaisante si l'on en juge par le grand nombre d'enfants rencontrés. Il convient donc de reprendre des études plus précises dans ce domaine et, en attendant, d'adopter une attitude prudente quant à la démographie de cette ethnie.

Il apparaît évident par contre que le phénomène de foubéisation des régions contrôlées et des régions voisines est en progrès. L'aire peule tendrait donc à s'agrandir sur ses marges et à se renforcer à l'intérieur plutôt qu'à diminuer, le moteur de cette assimilation étant la conversion à l'Islam.

Les Moororo'n

Quelques centaines en permanence. Ce sont des Foulbé, qui ont refusé de se sédentariser au Bornou et de pratiquer un islam orthodoxe. Ils sont restés relativement purs, superficiellement islamisés et intégralement éleveurs. Leur domaine est, au sud de notre étude, un petit groupe en diminution continue qui s'est fixé d'abord dans la région de Goufour près de Guider en 1830, puis descendit vers le sud à Lombel en 1862, pour finalement s'installer à Figuil à la fin du 19^e siècle (entre 1894 et 1902) dont ils ont gardé la chefferie jusqu'à nos jours.

Les Mandara

Les Mandara ou Wandala ne représentent qu'une quinzaine de milliers de personnes pour la plus grande partie dans les limites de l'ancien royaume Mandara, Kérawa, Doulo, Mora, le piedmont oriental des Monts des Mandara jusqu'au mayo Mangafé avec les centres de Mémé, Tokombéré et Makalingay.

On en compte aussi 1500 dans la ville de Maroua. Comme les Foulbé, ils ne forment nulle part un peuplement homogène mais contrôlent des régions également peuplées de Païens ou de paysans bornouans. A noter que la différence entre Bornouan et Mandara apparaît culturellement assez faible. L'importance, le poids des Mandara est historique. Vassal intermittent et turbulent de l'empire du Bornou, le royaume du Mandara avait la suzeraineté sur les plaines du Diamaré peuplées de Guiniga et Zoumaya et celle toute théorique sur les massifs montagneux du sud de Mora jusqu'à Koza.

L'origine du royaume remonte au début du 16^e siècle. Les origines n'en sont pas établies avec certitude. Pour certains, les Wandala formaient une aristocratie de conquérants qui se seraient fondue dans un vieux fonds ethnique existant, les Maya. Ce métissage aurait donné l'ethnie Wandala. Ces Mandara se reconnaissent parfois une parenté avec les Païens "Mora" des massifs voisins, voire avec les Podoko. On leur attribue parfois une origine "Tamaghere" (Toubou) et on les fait venir du Ouaddaï. Une légende veut que cinq hommes : Gaya, Riga, Dounoma et deux de leurs fils ou de leurs serviteurs arrivent de l'Est, du Yemen, passent

par le Baguirmi et laissent un fils ou un serviteur comme chef, puis vont au Bornou ou à Gazengoumo l'autre fils ou serviteur devient à son tour chef. Les trois autres se seraient alors rendus dans la région de Mora. A l'ouest de cette ville, à Fougoua, une femme commandait les Païens. Gaya l'épousa, ainsi naquit la race Mandara. Le sultan actuel est un descendant de cette dynastie. Les descendants de Gaya s'installèrent à Keraoua, première capitale du royaume Mandara. Le dixième sultan en partit pour Doulo qui sera la seconde capitale du pays. Plus tard au 18e siècle, le sultan embrassa la religion musulmane et la conversion, fortement encouragée par la menace et la force, fut rapide.

Le 19e siècle est celui de la lutte contre l'expansion peule. Plusieurs fois vaincus, les Mandara purent empêcher les Foulbé de franchir le Mangafé. Doulo, assiégé, est pris par ruse et les vaincus se réfugient à Mora qui devient la troisième capitale du royaume. Doulo est reconquise par le sultan Maiboukar Narbana et redevient une ville importante (10 à 20.000 habitants). En fait elle demeure la capitale du royaume (Versailles à côté de Paris pour fixer les idées). La ville sera prise à nouveau par Rabah en 1893. Le sultan Maiboukar Narbana, fait prisonnier, est amené à Dikoa, capitale de Rabah où il sera exécuté. Le sultan Oumar lui succédera. Aidé des Païens, il résistera dans Mora pour finalement triompher de Rabah. Les Allemands le chasseront, les Français le rappelleront. Si la suzeraineté du sultan du Mandara est reconnue par les Guiziga et les Zoumaya qui l'appelleront à leur aide, elle n'est que théorique sur les montagnards. Vers 1900, le sultan essaiera de la consolider en implantant une principauté vassale à Nguetchewé, puis Mozogo après la défaite de Rabah. L'implantation sera difficile, et le contrôle territorial limité à la vallée du Nguetchewé. Ainsi en 1928 les Mafa de Gousda tuent le chef de Mozogo et en 1934, ce sont ceux de Goida qui font subir le même sort à un des successeurs. Les Mandara ne contrôlèrent directement que la partie montagneuse de l'actuel arrondissement de Mora et perdirent au cours du 19e siècle la suzeraineté sur les plaines du Diamaré au bénéfice des Foulbé.

Leur démographie, comme celle des Foulbé est à tendance légèrement régressive. C'est dire qu'il ne faut pas s'attendre à une expansion territoriale des Mandara. Par contre, les montagnards s'installent de plus en plus nombreux en pays mandara et cela ne va pas sans poser quelques problèmes. Le chef de Tokombéré ne semblait pas, il y a quelques années, enchanté de la descente massive des Mouyengué sur ses terres.

Les Bornouan

Ils forment un groupe numériquement important de 25.700 personnes en 1966. Le groupe le plus nombreux est dans la région de Mora, dans les cantons de Kolofata, Limani et Boundéri. Actuellement, ils progressent le long de la route goudronnée Mora-Maltam, zone d'extension du casier agricole de Doulo-Gané. Ils sont aussi très nombreux dans les arrondissements de Maroua (7.700) et de Bogo (4.600) et leur peuplement se prolonge dans le lamidat de Mindif (1.400) et le sultanat de Guirvidig (300).

Ils viennent du Bornou et leur installation dans le sultanat de Mora, vassal et voisin du royaume du Bornou, se comprend facilement. Leur présence sur Bogo et Maroua est moins aisée à expliquer. Il y a certes des migrations récentes, sous forme de départs en ville mais il est sûr que dès le début du siècle, sous le modibo Damraka, il y avait des Bornouan à Maroua. Certains avaient la confiance du lamido au point de se voir confier la création et l'administration de villages, Kahéo par exemple. Faut-il y voir des gens ayant suivi les Foulbé lors de leur départ du Bornou ? Il ne faut pas oublier en effet que les Foulbé restèrent longtemps au Bornou (5 à 6 générations) et qu'ils en conquièrent même la capitale et y commandèrent. L'état actuel des connaissances ne permet pas de donner d'autres hypothèses. Contrairement aux Mandara, ils ne forment pas une aristocratie vivant de la rente foncière mais une paysannerie très active. On ne possède pas de données démographiques sur les Bornouan. Les assimiler aux Mandara dans ce domaine paraît hardi, compte-tenu de leur dynamisme colonisateur actuel dans le casier de Doulo-Gané et jusque dans les environs de Kousséri en dehors du champ de notre étude.

Les Choa

Ils sont ici à leur limite méridionale, ce qui explique qu'on ne les trouve que dans les cantons de Kolofata, Limani, Boundéri, Magdémé et Kossa (4000), dans ceux de Petté et Fadéré et au nord de Bogo (1800). A ajouter un petit groupe de 500 personnes dans la ville de Garoua. Ils viennent du nord et de l'est et appartiennent aux tribus des Béni-Hassan et des Salamat. Ils formaient des unités de cavalerie dans les armées du Bornou et avaient une grande réputation de courage. Leur expansion vers le Mandara semble assez récente. Ce sont avant tout des éleveurs nomades mais leur aptitude à l'agriculture n'est pas négligeable et on note un début de stabilisation de certains groupes. Contrairement aux Foulbé et aux Mandara, leur croissance démographique est convenable (taux d'accroissement vrai de 1 %) (1)

(1) Podlowski.

Les Gamergou

Ils ne représentent qu'un petit groupe de 1500 personnes environ dans la partie Nord-Ouest du canton de Kolofata et dans le canton de Kerawa. Ils seraient originaires de Dikoa. Urvoy y voit les représentants d'un très ancien peuplement du Bornou, peut-être une branche des Maya autochtones du Mandara. Leur présence est attestée au Bornou, puisqu'à la prise de Gazergoumo par les Foulbé, une troupe de 80 cavaliers Gamergou vient faire acte d'allégeance à ceux-ci et les aurait suivis ensuite lors de leur conquête du Diamaré. Culturellement, on peut les assimiler aux Bornouan.

Les Guelebda

Un petit groupe d'éleveurs-cultivateurs bien particuliers à cheval sur la frontière nigériane dans le canton de Kerawa. On en dénombrait 1700 au Cameroun en 1964. Ils seraient issus de la rencontre de deux courants migratoires, des Matakam du clan Vouzi venant du sud-est et des Margui venant de l'ouest. Il en serait de même pour les petits clans Hidé de la région de Tourou et Ndaré de la région de Ngossi immédiatement au sud de l'aire occupée par les Guelebda. Leur origine les apparenterait donc à l'ethnie Mafa. Leur situation en plaine et leur conversion à l'Islam en font un groupe original mais restreint dans notre étude.

Les Mousgoum :

Leur islamisation est très avancée, mais il existe encore une proportion non négligeable de la population restée païenne notamment dans la région de Madalam-Mérigné. En contact avec les Massa du sud, ils pratiqueraient comme eux la cure de lait, le "gourou". Compte-tenu de l'importance numérique et politique de la fraction islamisée, nous avons choisi de les traiter avec les Islamisés.

Les Mousgoum sont assez nombreux, plus de 26.000 personnes, essentiellement répartis dans les deux sultanats de Guirvidig et Pouss, dans la partie nord-est de cette étude. Ils débordent légèrement sur les lamidats voisins de Bogo, Maroua et Mindif. Enfin, ils occupent le canton de Kossa dans l'arrondissement de Mora. De petits groupes relient les Mousgoum de Kossa à ceux de Guirvidig à travers les cantons de Petté et Fadéré.

Les premiers arrivés semblent être ceux de Kossa, les Mousgoum Kadéi. Ils auraient été repoussés dès le début du 17^e siècle par les Mousgoum Kalang actuelle-

ment installés à leur place dans la région de Guirvidig. Plus tard, une troisième vague de migration se serait installée le long du Logone, dans l'actuel sultanat de Pouss. Tous viendraient de l'est, de l'autre côté du Logone, de Tohikina pour ceux de Pouss et de Guirvidig. Ils auraient été islamisés au Tchad par un peul, le modibo Hayatou, venant de Sokoto. Cela est sujet à caution car leur islamisation semble postérieure à l'installation au Cameroun ou alors cette installation est plus récente que la tradition ne le rapporte. Ce qui est attesté, c'est que leur arrivée est antérieure à la création des grandes principautés peules et que l'extension du peuplement mousgoum était plus grande au sud-ouest de Guirvidig qu'à l'heure actuelle, puisque les Foulbé de Dargala durent les combattre.

Donc, trois vagues successives venant du Baguirmi, une islamisation partielle et sans doute pas très ancienne, des chefferies récentes remontant à la colonisation européenne, une aire d'extension légèrement rétractée à la suite de la conquête peule.

Pour être moins fort que celui de nombreux Païens, leur taux vrai d'accroissement de 1,5 % par an est satisfaisant, du même ordre que celui des Massa et bien plus fort que celui des Islamisés.

Les Haoussa

Un petit groupe de 1 400 personnes réparties entre deux villes, Garoua (1000 personnes) et Guider (400 personnes). Une population de commerçants essentiellement, fortement foubéisée. Nous avons vu qu'ils étaient à l'origine de la création de Garoua, comptoir commercial sur l'axe navigable de la Bénoué.

B/ Les Montagnards

Les montagnards, tels que nous les entendons ici, sont les populations vivant dans les montagnes du Mandara, cultivant les pentes qu'ils ont aménagées en terrasses. Les populations habitant les piedmonts, les plateaux et les plaines intérieures ont été regroupées dans un paragraphe particulier.

La carte des populations de l'Atlas national du Cameroun reconnaît 16 ethnies montagnardes différentes. Nous y ajouterons les Mofou qui sont tantôt de purs montagnards, tantôt des gens des plateaux.

L'ensemble de ces 16 ethnies comptait au recensement de 1964, 200.400 personnes. Ce chiffre est très largement sous-estimé, la nature difficile du terrain, l'habitat dispersé et la mauvaise volonté des intéressés rendant les opérations de recensement particulièrement difficiles. Nous ne voudrions pas nous avancer à proposer un pourcentage d'erreur général, mais dans des cas bien précis et sur des secteurs localisés la sous-estimation évoluait entre 50 et 100 %.

Localisation

Les Massifs septentrionaux des Monts du Mandara, le croissant montagneux qui, de part et d'autre de Mokolo, lance deux branches, à l'ouest jusqu'à Djebouli, à l'est jusqu'à Mora, le centre du croissant étant occupé par les plaines de Koza et Mozogo. A cet arc montagneux s'ajoutent quelques inselbergs parallèles à la branche orientale : du nord au sud, les inselbergs de Ourza, Mouyengé, Mbokou et Mokyo. Administrativement, les montagnards ne sont présents que dans les trois arrondissements de Mokolo, Mora et Méri, c'est-à-dire dans la partie nord-ouest de notre étude.

C'est la partie la plus accidentée et la plus élevée des Monts du Mandara. La raideur des pentes est extrême et le paysage, celui d'une montagne même si les altitudes ne dépassent guère les 1400m. Le compartimentage est extrême et souvent un massif est habité par une ethnie différente de ses voisins. Cela est particulièrement typique pour les massifs-îles précédemment cités et qui tous abritent une ethnie particulière. En fait, dans le détail, les situations sont moins tranchées et la situation moins simple, nous y reviendrons.

Ces populations montagnardes sont essentiellement rurales. La ville de Mokolo, habitée en majorité par des Mafa, n'est pas très importante. Un petit courant d'émigration existe vers Maroua où l'on compte 2000 Mofou, 1000 Mafa et 500 Mouyengué. Enfin à Mora convergent des petits groupes de montagnards des massifs voisins. Cela donne une population vivant en ville inférieure à 10.000 personnes, donc à moins de 5 % de la population montagnarde recensée.

Les inégalités numériques

Comme chez les Islamisés, le poids des ethnies est très variable.

Les Mafa ou Matakam :	82.100	personnes
Les Hidé :	5.400	"
Les Minéo : ..	3.000	"
Les Mabass :	500	"
Les Mofou :	42.100	"
Les Mouktélé :	10.000	"
Les Nada :	10.100	"
Les Podoko :	9.600	"
Les Mouyengué :	9.000	"
Les Zoulgo-Gemjek :	8.000	"
Les Ouldémé :	6.200	"
Les Mokyo-Molkoa :	5.000	"
Les Ibokou :	4.000	"
Les Mora :	2.300	"
Les Wané - Mbrémé :	1.200	"
Les Ourza :	1.000	"

Les différences sont considérables d'une ethnie à l'autre. Deux groupes représentent les deux tiers de la population montagnarde. Ce sont les Mafa ou Matakam et leurs voisins et parents les Mofou.

Les Mafa ou Matakam

On peut légitimement regrouper dans une seule ethnie, les Mafa, les Hidé, les Mabass ou Margui et les Minéo ainsi que les Ndaré non mentionnés sur la carte des populations et nous l'avons vu, les Guelebda que nous avons précédemment traités. Cela nous donne un groupe de 91.000 personnes. La première ethnie montagnarde par le nombre mais aussi une des plus nombreuses du Nord-Cameroun.

L'aire occupée par les Mafa recouvre la base et la branche orientale du croissant montagneux habité par les montagnards : les cantons de Matakam Sud, Moskota, Gaboua, Koza et une bonne partie des cantons de Zamai et de Mozogo. Un millier ont émigré à Maroua et moins de deux mille dans l'arrondissement de

Mora, au pied du rocher de Gréa notamment. Les Hidé et les Ndaré sont à la limite nord-ouest du pays dans la région de Tourou et de Ngossi en contact avec leurs frères de race, les Guelebda. Les Mabass sont à cheval sur la frontière de Nigéria dans les environs du village dont ils ont pris le nom ; ils se disent aussi Margui. Les Minéo occupent le canton de Gaboua dans la branche orientale du croissant, au contact avec les Zoulgo avec lesquels ils se sont métissés et auxquels ils ont emprunté des éléments de langage.

L'implantation historique des Mafa (fig. 18)

L'histoire des Mafa comme celle des autres montagnards est peu connue. L'absence de grandes chefferies historiques n'a pas contribué à éveiller l'intérêt des historiens.

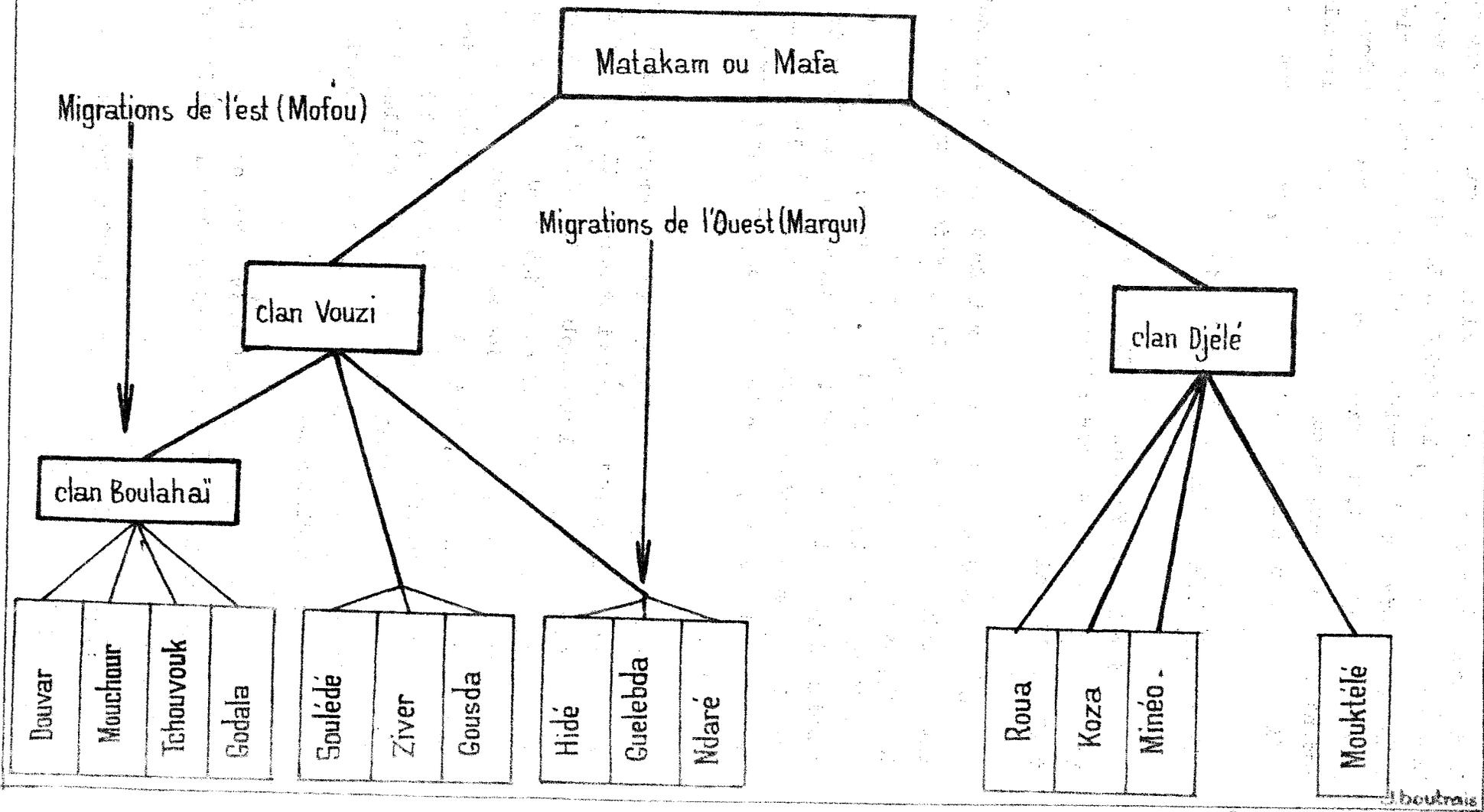
On peut seulement dire que leur implantation est très ancienne, qu'ils ont successivement eu à combattre l'hégémonie des royaumes du Bornou et du Mandara, puis des Peuls. Apparemment les sultans du Mandara y exercèrent une suzeraineté théorique et épisodique. Les Peuls, en dépit de leurs efforts, ne parvinrent pas à les conquérir. Certains voient dans la montagne de Tchouvouk dans le canton de Zamaï, le lieu de dispersion de l'ethnie Mafa, mais le grand centre de dispersion, la montagne de Goudour en pays Mofou, est également souvent mentionné.

L'historien Urvoy dans son Histoire du Bornou, regroupe tous ces montagnards sous le vocable de Margui et note qu'il est possible que ces montagnards aient déjà occupé leurs emplacements actuels dès le 7^e siècle, qu'en tous cas ils étaient déjà en place au 14^e siècle et firent obstacle à l'expansion du Kanem. La perfection de la civilisation montagnarde élaborée, en particulier par les Mafa, incite à penser à une installation très ancienne. Les montagnards en général et les Mafa en particulier, tels que nous les avons définis, ne sont pas des refoulés mais plus vraisemblablement des gens très anciennement installés, voire des autochtones. Il est bien entendu que le cas des Mofou est un peu différent.

Les différents documents d'archives dont on dispose et les traditions orales recueillies permettent d'esquisser les grandes lignes du peuplement Matakam.

L'origine du peuplement semble bien être Goudour et la parenté des Matakam et des Mofou attestée.

Fig.18: Les origines des Mafa



-- A la suite d'une famine consécutive à une invasion des sauterelles, deux clans quittent Goudour : les Vouzi et les Djélé.

Les Vouzi :

Le clan le plus important s'implante dans le sud et le centre de l'actuel pays Matakam puis s'étend vers l'ouest et le nord-ouest.

Les Djélé :

S'installèrent à l'est et dans le N.E. du pays Matakam à Roua, Mberzaou, Koza.

Ce furent les premiers habitants du pays. Ils ne quittèrent pas leurs lieux d'implantation.

Plus tard, dans la partie nord du pays, des Vouzi fusionnèrent avec les Mofou migrants et donnèrent naissance à un 3^e clan dit Boulahai ou Ldaḡam. D'autres Vouzi se déplaçaient vers l'ouest et formèrent avec des pleuplades venues de l'ouest des petits clans distincts : Hidé, Ndaré, Guelebda, Mabass. D'autres encore se mêlèrent avec des clans Wandala et donnèrent d'autres clans distincts comme les Minéo. On dit même que les gens de Ziver sont apparentés aux Mada. Les Mouktélé pourraient être eux-aussi rattachés au groupe Matakam, étant issus de la fusion de membres du clan Djélé avec des clans locaux ou Mandara.

Certes les données sont assez floues, la chronologie imprécise mais cela permet quand même de voir que les différenciations ethniques ne sont pas tranchées, qu'il existe une parenté entre des groupes voisins, que des fusions se sont faites entre ces groupes d'où sont nés des clans nouveaux apparentés aux uns et aux autres et assurant la transition entre les ethnies. Le tableau suivant permettra de mieux se représenter les liens existants entre les différentes familles Matakam. Le groupe Matakam (y compris les Mouktélé) occupe la plus grande partie du croissant montagneux formé par les massifs septentrionaux des Monts du Mandara. Leur zone d'extension actuelle est la plaine de Koza et de Mozogo et les plateaux au sud et à l'ouest de Mokolo. L'émigration saisonnière vers les plaines du Diamaré est importante mais l'émigration définitive reste remarquablement faible. Un petit courant se dessine sur Mora où depuis très longtemps des Matakam se sont installés au pied du rocher de Gréa. Cependant à terme, l'émigration est inévitable compte tenu de la densité de la population. L'émigra-

tion vers le nord en pays Mandara semble se faire plus facilement que vers les plaines du Diamaré. L'exutoire naturel de ce pays était la plaine de Madagali. Le rattachement de cette partie du Cameroun sous mandat britannique au Nigéria rend cette voie à l'émigration impossible. Le problème est d'autant plus épineux que les Matakam ont un taux brut d'accroissement naturel de 2,6 % par an, ce qui implique un doublement de la population en une trentaine d'années.

Les Mofou

C'est, après les Matakam, l'ethnie la plus nombreuse. On en comptait 42.500 au recensement de 1964. Une partie d'entre eux seulement est véritablement montagnarde : ce sont les Mofou des cantons actuels de Wazang, de Douroum et Douvangan. Ceux des cantons de Mokong et Zidim, comme ceux dispersés dans la plaine du Diamaré, sont des gens de plateaux ou de plaine. Les Mofou sont une ethnie de transition.

Localisation

Ils occupent la bordure orientale des Monts du Mandara entre Méri au nord et au sud. Au contact avec le piedmont et la plaine, leur situation géographique les prédisposait à jouer le rôle d'ethnie de transition qui est actuellement la leur entre montagnards et gens de la plaine.

Il faut cependant noter que, même installés dans la plaine, ils ont souvent recherché les sites accidentés : Mogazang, Makahay. Ainsi les Foulbé de Mes-
kine se souviennent avoir payé tribut autrefois à des Mofou installés dans les monts Makabay près de Maroua. Actuellement, ce sont encore souvent les pentes qui accueillent les émigrés Mofou comme à Mogazang.

Il n'en demeure pas moins qu'à l'heure actuelle, tout comme en 1964, les seuls Mofou véritablement montagnards ne représentent qu'une partie de l'ensemble Mofou.

En 1964, sur 42.100 Mofou, 17.600 étaient des montagnards véritables, 19.300 dans l'arrondissement de Mokolo occupaient surtout les piedmonts et les vallées de leurs montagnes, 3.200 se dispersaient dans le Diamaré entre pays Mofou à l'ouest, la Tsanaga au sud, Maroua et Mogazang à l'est et Mogazang Douvangan au nord, c'est-à-dire dans le prolongement en plaine des massifs qu'ils habitent, 2.000 enfin habitaient la ville de Maroua.

L'implantation historique des Mofou

Les Mofou appartiennent à la même branche soudanienne que les Mafa. Les uns et les autres se reconnaissent une certaine parenté et leurs langages sont relativement proches. Le grand centre de dispersion est, comme celui des Mafa, Goudour. Mais leur histoire paraît plus tourmentée. On sait qu'au cours du 17^e siècle, il y eut de grandes migrations Mofou. Certains se mêlèrent à des clans Mafa comme nous l'avons vu, d'autres poursuivirent leur route vers le sud et, par métissage avec les autochtones, donnèrent naissance à des ethnies nouvelles, les Kapsiki et les Bana notamment, mais nous y reviendrons.

À l'est, l'aire Mofou était beaucoup vaste que maintenant. Les Mofou occupaient une partie du Diamaré. Il est à peu près établi que les Mofou occupaient l'emplacement actuel de Haroua et les plaines environnantes à l'arrivée des Guiziga. Ceux-ci les en chassèrent, les refoulant dans les massifs de Douroum et Douvanger d'où ils semblaient être descendus pour occuper la plaine.

L'aire Mofou est donc particulièrement rétrécie par rapport à ce qu'elle était avant l'arrivée des Guiziga au 18^e s. Mais la notion de Mofou est elle-même mal définie. Les gens de Mokong seraient d'origine Mbana, c'est-à-dire apparentés aux Moundang. Une partie de ceux de Douvanger seraient d'origine Zoumaya, d'autres se déclarent autochtones, d'autres encore seraient venus du royaume Mandara et certains du Logone. Le vocabulaire offre des parentés avec celui des Guiziga. Il est difficile d'y voir clair mais de cette variété d'origines on peut penser que l'ethnie Mofou s'est créée à partir d'apports successifs divers, échelonnés dans le temps qui ont fusionné. Nous retrouverons souvent dans les ethnies actuellement en place un processus semblable d'amalgame, de fusion de groupes divers.

En bordure de la montagne, apparentés aux montagnards voisins et nous le verrons, aux gens des hautes terres des Mandara du sud, apparentés également aux gens de la plaine, les Mofou forment bien l'ethnie charnière, rôle auquel sa situation géographique la prédisposait.

La croissance démographique est un peu inférieure à celle des Mafa voisins mais reste forte, avec un taux intrinsèque d'accroissement naturel de 1 % (1,54 pour les Mafa). La mobilité semble plus grande que chez les montagnards voisins et la descente est presque totale chez les Mofou de Mokong et Zidim. L'expansion se fait naturellement en direction des plaines du Diamaré voisin mais bien souvent la densité y est élevée et le Mofou émigré se remet à coloniser les pentes

des inselbergs comme à Mogazang et à Kossewa : reconquête d'un terroir perdu il y a plus de deux siècles et où il retrouve les traces des terroirs aménagés par ses lointains ancêtres.

Les Mbokou

Une population de 4000 personnes sur un inselberg proche de Méri et de la bordure montagneuse des Monts du Mandara. Ils se disent le plus souvent Mofou et sont recensés comme tels la plupart du temps. Pourtant les 6 clans entre lesquels se répartit la population sont d'origine très diverse. Le peuplement ne remonterait pas au-delà du début du 19ème siècle.

- Le clan Mahal doit son origine à un Ourza

- Le clan Murro à un Mofou

- Les Maya qui occupent l'est du massif viendraient de Doulo qu'ils auraient abandonné deux siècles auparavant lors de la conquête mandara. Ils abandonnèrent alors le pays et se dirigèrent par lentes étapes vers le sud, essaimant au passage à Ourza, Tindermé et Tokombéré.

- Les Tchébek ont pour origine une femme venue de la région de Mora.

- Les Madagar auraient pour origine un Mada. La proximité d'un fort peuplement Mofou a transformé ces divers apports jusqu'à en faire des Mofou. On voit à travers cet exemple précis combien la notion d'ethnie est difficile à saisir et en fait artificielle. L'ethnie n'est pas souvent un fait de race mais un fait de culture.

Les Gemjek-Zoulgo, les Mada, les Ouldémé, les Vamé-Mbémé et les Mora occupent la bordure montagneuse orientale des Monts du Mandara, de Méri au sud à Mora au Nord. Les Podoko, habitent les massifs enserrés entre les Mouktélé et les Mora. L'ensemble représente plus de 37.000 personnes et les densités sont plus élevées que partout ailleurs. Ces populations sont mal connues mais semblent dans l'ensemble appartenir à une branche différente de celle des Mofou-Mafa. Un non man's land les sépare d'ailleurs les uns des autres et ceci est important dans un pays aussi peuplé.

Les Zoulgo-Gemjek seraient un peuple de transition entre les rameaux Mofou-Mafa et Mandara et résulteraient de métissages entre Mofou, Mafa et Guiziga.

Les Mora, d'après Mouchet, seraient assimilables aux Gamergou.

Les Podoko, seraient de lointains descendants des Sao fortement marqués d'influence Wandala, ce qui fait que parfois on les a apparentés à ces derniers.

Les Mada viendraient de l'Ouest, de la région de Roua et seraient au moins partiellement d'origine Mofou voire Mafa. Les Ouldémé seraient comme la plupart de ces ethnies d'origines disparates. "Il semble que les premiers occupants s'installèrent au 16^e ou au 17^e s. venant de Waza (pays Maya alors). Ils trouvèrent le pays vide et s'y installèrent. D'autres groupes vinrent les rejoindre des massifs voisins ainsi qu'un prince Wandala détrôné, Edjéwindia, qui vint avec quelques fidèles y chercher refuge. Il réussit par la suite à devenir "maître de la plaine" et à s'assurer une certaine prééminence politique sur le massif (1).

Tous sont des paysans habiles. Les paysages sont semblables à ceux que l'on trouve chez les autres montagnards mais les différences culturelles existent aussi et le manque d'information interdit toute hypothèse. Ce sont des paysans très anciennement installés mais sont-ils autochtones ? Sinon, d'où viennent-ils ? Il nous est impossible de proposer une réponse.

Les fortes densités, une croissance démographique rapide posent ici, plus qu'ailleurs, le problème des migrations. Les piedmonts sont colonisés et les migrations se font maintenant en direction du périmètre de colonisation agricole de Doulo-Gané.

Les montagnards des inselbergs de Ourza, Mouyengué et Mokyo représentent environ 15.000 personnes. Nous avons examiné le cas des Mbokou précédemment. Les Ourza ne sont qu'un millier et semblent être des descendants des Maya émigrés de la région de Doulo au début du 17^e siècle. Peut-être en est-il de même des Mouyengué qui sont 9000 ou, en tout cas, d'une partie d'entre eux. Les Mouyengué à l'étroit sur leur massif sont presque tous descendus dans la vallée du Mangafé. Un groupe non négligeable s'est fixé dans la région de Maroua et fournit des manœuvres, aux maraîchers notamment. Les Mokyo hésitent entre leur massif et le périmètre de colonisation installé au pied à leur intention. Certains émigrent dans la région de Maroua où ils colonisent les pentes des montagnes de Maroua qui paraissent bien être les dernières terres libres de cette région.

Les montagnards dans leur ensemble représentent un monde paysan bien enraciné sur ces montagnes, à forte croissance démographique sans grande possibilité d'expansion territoriale. L'émigration pose des problèmes qui deviendront de plus en plus aigus. L'émigration se dirige plus volontiers vers le monde Mandara, vers le nord-est que vers les plaines du Diamaré. L'axe goudronné Mora-Maltam pourrait bien jouer un rôle important dans les années à venir et devenir un axe de colonisation.

(1) A. HALLAIRE.

D) Les habitants des hautes terres et des plateaux.

Nous avons regroupé dans cette rubrique les habitants de la partie des Monts Mandara au sud du pays Matakam, c'est-à-dire au sud du haut Mayo Louti. La montagne perd ici de sa rudesse, les plateaux, les vallées intérieures prennent de l'ampleur et accueillent la plus grande partie de la population. Bien sûr, certaines populations ou fraction de population sont plutôt montagnardes comme les Kortchi (Kapsiki), d'autres pourraient être traitées avec les habitants de la plaine, mais leur localisation dans les Monts du Mandara nous fait les traiter dans la même rubrique.

Ce groupe comprend 11 ethnies différentes d'après la carte des populations de l'Atlas National du Cameroun. La difficulté de cerner la notion d'ethnie caractérise les choix qui ont été faits. Ainsi les Daba, les Hina et les Kola sont trois branches du rameau Daba et sont parfois regroupés. Par contre, les Tchédé ne sont pas mentionnés et les Kortchi sont assimilés à des Kapsiki. Les Fali du Kangou ont été séparés des autres Fali. Cela relève plus de l'habitude que de la logique, non pas qu'ils ne soient pas différents les uns des autres sur de nombreux points, mais ces différences existent aussi entre les Fali du Tinguelin et ceux du Peské-Bori par exemple. La diversité de cette ethnie autorise tout aussi bien le regroupement qu'il ne l'interdit.

Zone de circulation plus facile que les montagnes qui les prolongent au nord, ces hautes terres ont été le lieu de passages et d'affrontements, de fusions aussi, de nombreux groupes humains. La taille des ethnies est, là aussi, très variable. L'ensemble de ces populations représentait 159.900 personnes en 1961, se répartissant comme suit :

Kola	3 300	personnes
Hina	5 100	personnes
Daba	17 900	personnes
Guidar	37 300	personnes
Fali	34 000	personnes
Kangou	5 700	personnes
Kapsiki	24 200	personnes
Bana	9 600	personnes
Djimi	2 200	personnes
Goudé	10 400	personnes
Njegn	10 200	personnes

La population urbaine ne représente pas grand'chose, moins de 4.000 personnes, un des pourcentages les plus faibles enregistrés jusqu'alors. La situation évolue cependant et Guider croît rapidement. De petites villes se dessinent, chefs-lieux de district comme Bourrha et Dourbey, de canton comme Mayo-Oulo et Gaschiga. Les densités diminuent dans l'ensemble vers le sud. Le mayo Louti est le principal axe de peuplement. Un grand nombre d'ethnies sont à cheval sur la frontière nigériane. Au Cameroun les Guidar, les Fali, Les Kapsiki et l'ensemble Daba représentent plus des 2/3 de l'ensemble de ces populations.

Les conditions d'implantation historique, les aires d'occupation ancienne et actuelle des différentes ethnies sont diverses. Certaines sont inconnues, d'autres mal connues, d'autres mieux connues. Essayons de faire le point des connaissances acquises et de voir si un schéma général du peuplement ne s'y dessine pas.

-- Les Daba, Kola et Hina.

Ils représentent un groupe assez important de 26.300 personnes à cheval sur les arrondissements de Mokolo et de Guider, c'est-à-dire les cantons actuels de Hina, partiellement de Gawar et de Guili, de Mousgoy, des Daba indépendants et de Kola dans l'arrondissement de Maroua.

Les Kola seraient originaires de la région de Hina. Le pays où ils s'installèrent était vide mais très vite, ils seront attaqués par les Guiziga de Moutouroua et de Gazawa, puis par les gens de Hina et de Gawar. L'arrivée des Foulbé à Gazawa leur donnera un répit. Les nouveaux venus les prennent sous leur protection moyennant leur soumission. Leur arrivée remonte donc vraisemblablement à la première moitié du 18^e siècle. Ils se reconnaissent parents des Daba de Mousgoy, mais pas des Daba indépendants pas plus que des Guiziga et des Mofou voisins.

Les Daba de Mousgoy semblent venus du nord, de la région de Gawar et de Membeng et être arrivés assez tard dans la région actuellement occupée, vers le milieu du 19^e siècle peut-être. Leur originalité, c'est d'être organisés en principauté et que la famille régnante soit d'origine étrangère, Guiziga de Moutouroua. Leur entente avec les Foulbé leur permettra de traverser sans trop de dommage la période de conquête peule.

Les Hina sont également très originaux. Il est possible qu'ils soient issus d'un métissage avec certains Kapsiki, ceux de Liri notamment. La date de leur arrivée n'est pas connue, mais n'est pas antérieure à l'arrivée des premiers

Foulbé. Ils disent venir du Baguirmi. Ils s'installèrent près de Mayo Louti à Hina Vindé, subirent la guerre de conquête peule et les attaques de Mousgoy. Le chef Baijoudouva (1870 - 1883) décidera finalement de transférer sa capitale dans les montagnes à Hina Mandja, d'où il délogera un clan Kapsiki précédemment installé, les Mandja. Comme ceux de Mousgoy, les Daba de Hina sont organisés en une chefferie puissante, dont l'histoire sera celle d'un long conflit avec la principauté voisine de Mousgoy et avec les conquérants Peuls.

Les autres Daba, au contraire, ne présentent aucune structure hiérarchisée, rappelant en cela le vieux fonds paléonégritique montagnard. Il semble qu'ils s'étendaient plus à l'ouest mais subirent les contre-coups du déplacement vers l'est des Goudé, refoulés par les Foulbé. Les Goudé refoulent à leur tour les Tchédé et les Tchédé refoulent les Daba.

Les Kola, les Hina et les Daba de Mousgoy ne manifestent pas une attirance particulière pour les massifs et, le calme revenu, Hina Mandja fut abandonné et remplacé par Hina Markak. Les Kola sont descendus en plaine depuis plusieurs dizaines d'années. Enfermés dans leurs massifs, les autres Daba, entourés d'ethnies occupant en grande partie les terres environnantes, végètent en cherchant une ouverture possible.

L'accroissement démographique des Daba (Mousgoy-Daba, Kola) est fort (taux net de reproduction de 1,25 % par an). Bien qu'inférieur à celui des montagnards, il est supérieur à celui des Mofou. Par contre, les Hina sont stationnaires et marquent même une tendance à la régression.

Les Kapsiki et les Bana

Ils représentent respectivement 24.200 et 9.600 personnes localisées dans l'arrondissement de Mokolo au sud du pays Matakam, le long de la frontière nigériane, limités par les Daba et les Goudé au sud.

Les Kapsiki occupent les hautes terres et les plateaux mais une partie d'entre eux est encore dans la montagne qui les sépare de la plaine de Gawar. Ces Kapsiki montagnards sont dits Kortohi. Les densités y sont plus élevées qu'ailleurs.

Peut-être s'agit-il d'un rameau autochtone montagnard Kapsiki. Le pays Bana qui prolonge le pays Kapsiki apparaît comme une transition entre les plateaux kapsiki et la plaine de Bourra. L'origine de ces deux groupes ethniques est la

même. Ce sont des rameaux Mofou issus de Goudour à la suite des grandes migrations du 17^e siècle dont nous avons déjà parlé à propos des Matakam. La fusion avec des groupes autochtones a produit ces ethnies Kapsiki et Bana au Cameroun, Higi de l'autre côté de la frontière nigériane.

En dépit d'un fort taux de natalité (66 o/oo), les Kapsiki ont une démographie de type stationnaire, le taux de mortalité y étant impressionnant (51 o/oo). Le taux net de reproduction n'est plus alors que de 0,95 % par an. Cette situation devrait s'améliorer avec les progrès de la pénétration sanitaire. Par contre la dénatalité des Bana ne permet pas d'envisager un accroissement de cette ethnie. Repliés un moment dans les massifs mais finalement peu inquiétés par les Foulbé, les Kapsiki sont relativement à l'aise dans leurs limites actuelles. Il est vrai que la qualité des sols n'est pas toujours très grande. Les Bana connaissent de meilleures conditions pédologiques, mais ne s'accroissent pas et au contact de Daba à la démographie galopante, ils risquent une colonisation progressive par les ethnies voisines.

Disons un mot du petit groupe des Djimi qui prolonge vers le sud le peuplement Bana. Ils ne sont que 2.200 personnes, dans le canton de Bourrha essentiellement. Le pays est agréable et fertile. Ils seraient des Fali venus du village de Bagira s'installer à Bourrha déjà occupé par des Foulbé où ils fondèrent le quartier de Wamengo-Bourrha. Puis beaucoup partirent à Djimi dont ils prirent ou dont on leur donna le nom.

Les Goudé

A cheval sur la frontière nigériane, les Goudé occupent dans le sud de l'arrondissement de Mokolo, les cantons de Bourrha et Tchévi et dans le nord de l'arrondissement de Guider, ceux de Doumo et de Guirviza.

L'ethnie Goudé est en majeure partie au Nigéria mais compte 10.400 représentants au Cameroun. On regroupe sous le nom de Goudé, les Tchédé qui occupent les massifs de Téléki, au contact des Daba et les Motchekina qui occupent les plateaux de Bourrha - Boukoulou et Tchévi.

L'origine des Goudé est le village de Kilba au Nigéria. C'est là qu'affluèrent au milieu du 17^e siècle une série de migrations venues les unes du Bornou et les autres du pays Choa. C'est de la fusion de ces divers migrants qu'est née l'ethnie Goudé.

Les Choa qui avaient amené avec eux femmes et richesses surent s'imposer comme chefs et prirent le commandement des villages. Mouvi-Lamordé, Guella, Boukoula et Doumo furent parmi les onze villages créés.

Les Goudé étendirent alors leur influence sur les villages voisins existants, villages de Peuls Yllaga et de Fali. Il s'agissait d'une sorte de confédération de villages dont le chef pouvait appeler les hommes sous les armes lorsque la nécessité s'en faisait sentir. Ce chef résidait à Mouvi-Lamordé puis plus tard à Guéla. La désagrégation du pouvoir Goudé précéda le soulèvement des Foulbé. Une crise occasionna le transfert du commandement de Mouvi-Lamordé à Guéla, mais alors les Peuls s'affranchirent de la domination Goudé et bientôt les Fali firent de même. La "Djihad" était lancée et avant même le retour de Adama de Sokoto, Mouvi-Lamordé fut conquis. La confédération fut aisément démembrée et répartie entre les petits centres Peuls de Fahi, Mougoulvou, Goudé et Bourrha. Les Goudé refluèrent vers l'est occupant les massifs dont ils repoussèrent les occupants Daba.

Le fils du 9e chef de Guéla se convertit à l'Islam et reçut le commandement de quelques villages. Beaucoup de Goudé se soumièrent aux Peuls, les autres durent se soumettre après deux expéditions de l'émir Adama. La confédération Goudé avait vécu. Le reflux de Goudé au Cameroun, notamment sur Guirviza, date de cette époque. Désormais placés sous le commandement des Peuls, ils ne firent aucun effort pour s'en affranchir.

Conversion d'un prince, soumission rapide et conversion partielle de la population, nous allons rencontrer ce phénomène très souvent, tant chez les Guidar que chez les Njegn et chez certains Fali, ceux de Colombé.

L'aire de contrôle des Goudé s'est rétrécie pour l'ensemble Goudé mais s'est dilatée au Cameroun à la suite du reflux vers l'est et le sud-est des populations fuyant le conquérant peul.

Les Goudé ont une démographie légèrement régressive. Le taux de natalité y est beaucoup plus faible qu'ailleurs et le taux de mortalité supérieur à la natalité.

Les Njegn

Ils sont eux aussi à cheval sur la frontière nigériane. Ils prolongent au sud le peuplement Goudé. Ils occupent le sud des cantons de Doumo et Guirviza, le canton de Dazal en entier, et sont nombreux dans le lamidat de Baschéo. Leur nombre s'élevait à 10,200 personnes en 1964. Dès le début du siècle, avant la

Djihai, une bande de Peuls y fait campagne.

Certains y voient le résultat de la fusion d'un groupe d'immigrés d'une ethnie mal définie, peut-être des Fali avec des Bata autochtones.

La conquête du Pays Njegn par les Peuls fut assez facile comme nous l'avons vu. Une rapide campagne, la conversion d'un chef important, celui de Mahila, entraînant la soumission de l'ensemble de l'ethnie et l'établissement d'une coexistence pacifique entre Njegn, islamisés ou non et Peuls Yllaga.

Les Fali

C'est le groupe le plus nombreux de cette rubrique avec près de 60.000 personnes. Un tout petit nombre vit en ville, 900 à Garoua, 500 à Guider. Les Fali seraient depuis le 16e siècle sur la bordure méridionale des Monts du Mandara. Lorsque l'invasion foubé se déclenche au début du 19e s., les Fali occupaient déjà les régions où ils sont maintenant mais leur aire d'extension était bien plus vaste. Nous avons vu qu'on en trouvait en pays Goudé au nord. Il semble qu'au 18e s. le pays contrôlé par les Fali se soit étendu de Tempil à Dourbey, de Nari à Pologozom, de Méri à Badjouma et jusqu'à Garoua au sud et Demsa au S.W. L'invasion peule les obligea à se replier dans les montagnes où ils entrèrent en compétition avec les Njegn, les Goudé et surtout les Daba dans le Pologozom, eux aussi repoussés ou fuyant l'invasion peule.

C'est sans doute de la fusion de ces différents émigrants et peut-être de souches autochtones des massifs, qu'est née l'ethnie Fali. La diversité d'origine des Fali est attestée, l'origine Bata de certains clans souvent avancée. Les luttes avec les Foubé furent incessantes et les soumissions comme à Colombé rares.

A l'heure actuelle, les Fali descendent de leurs refuges. Les montagnes se vident et les plaines environnantes, anciens terroirs abandonnés, sont recolonisées.

Ce phénomène n'est pas dû à la pression démographique car l'ethnie Fali non seulement ne croît pas mais décroît régulièrement. Simplement, le Fali n'est pas un montagnard, son aptitude à mettre en valeur les pentes est très faible et la paix revenue, le retour à la plaine dont il est issu, s'est imposé pour lui.

Les Guidar

Un groupe important de plus de 37.000 personnes essentiellement dans la moitié orientale de l'arrondissement de Guider, débordant un peu sur les cantons Guiziga et Moundang voisins de l'arrondissement de Kaélé.

Les Guidar forment l'essentiel de la population des cantons et groupements de Guider, Lam et Bidzar. Ils colonisent actuellement le canton de Figuil et s'avancent à l'est dans le sud des cantons de Midjivin et Kaélé. La population urbaine s'élève en 1964 à moins de 2.000 personnes, pour l'essentiel dans Guider-ville, le reste en petites colonies à Garoua et Kaélé.

Comme les Mofou pour les montagnards, les Guidar forment une ethnie de transition entre les gens des plateaux et les gens de plaines et beaucoup d'entre eux n'ont pas un habitat sensiblement différent de celui de leurs voisins Guiziga et Moundang. Les Guidar, bien qu'individualistes, avaient réussi à se regrouper dans une sorte de fédération de villages sous l'autorité du chef de Guider. Les rapports avec les Foulbé Bamlé, anciennement installés dans le pays, ne semblaient pas difficiles et les Bamlé ne se soulevèrent pas lors de la Djihad. Il est même dit que certains d'entre eux aidèrent les Guidar contre leurs coreligionnaires quand les troupes d'Adam les attaquèrent.

Vers 1830, les troupes d'Adam conquièrent assez facilement la vallée du Louti. Le chef de Guider est tué. Un de ses fils, islamisé, reçoit le commandement d'Ada. Beaucoup de Guidar se soumettent. Le fils aîné, suivi d'irréductibles, part pour Libé dont il chasse les occupants Fali et y crée un petit commandement. D'autres Guidar se réfugient dans les rochers de Biou, Bidzar et Lam. Donc une lutte molle contre l'Islam puis plus vigoureuse quand le lamidat de Mayo Loué est créé. Le schéma de conquête se retrouve, comme chez les Goudé, les Njegn et les Fali de Colombé : une guerre rapide, l'islamisation d'un prince, la soumission d'une partie de la population, le retranchement des irréductibles dans des sites défensifs en montagne.

Les Guidar se disent originaires de Léré, ils y auraient été installés antérieurement à l'arrivée des Moundang. Les rapports culturels entre les deux ethnies sont incontestables. Les chefs de Libé tiennent toujours un rôle dans la mise en place du chef Moundang de Léré. L'habitat a des traits communs, comme le toit de terre en terrasse, (en voie de disparition à l'heure actuelle). Les langues enfin sont proches et les Guidar de Lam en particulier sont largement moundanisés.

La descente vers la plaine, l'abandon progressif des chaos rocheux servant de sites à l'habitat, sont en cours. La natalité est beaucoup plus faible que chez les montagnards (33 o/oo) et la mortalité reste forte. L'accroissement naturel est de ce fait faible et d'après A.M. Podlewski, l'ethnie Guidar serait démographiquement stationnaire. L'unanimité n'est pas faite sur ce point et beaucoup

de gens pensent que la démographie Guidar est largement exoédentaire. Un complément d'études serait utile pour fixer les opinions et les connaissances.

Les habitants des hautes terres, c'est-à-dire des massifs sud des Monts du Mandara présentent un certain nombre de traits en commun. Les densités évoluent aux environs de 25-30 habitants au km² avec des points forts en pays kortchi et dans la vallée du Louti. Les populations sont anciennement installées (3 siècles souvent) mais rarement autochtones. La conquête peule s'est faite assez facilement et sans les difficultés rencontrées dans le coeur du Diamaré ou dans la partie nord des Monts du Mandara, l'islamisation de princes ou de chefs traditionnels facilitant la soumission d'une partie de la population, une autre partie se réfugiant dans les montagnes. La paix revenue, la descente des massifs-refuges et la recolonisation des plateaux et des plaines, s'est rapidement amorcée. La démographie n'a pas le dynamisme de celle des montagnards et est souvent du type stationnaire, voire légèrement régressive.

D) Les Païens de Plaine

C'est une partie importante de la population, 242.000 personnes au recensement de 1964, presque autant que la population islamisée. Sept ethnies sont recensées. Deux ethnies actuellement absorbées presque totalement, les Niam-Niam sur le mayo Kébi et les Zoumaya sur le payo Boula ne sont pas mentionnées. Leur rôle historique oblige à ne pas les passer sous silence. Par contre, la différenciation des Guisey de l'ensemble Massa est extrêmement contestable. Ces Guisey se disent eux-mêmes Massa, et si on leur reconnaît une individualité propre, il n'y a aucune raison de ne pas la reconnaître aux Bougoudoum par exemple ou à d'autres clans Massa, les Massa étant d'origine très hétérogène. Pour notre part, nous compterons et étudierons les Guisey dans l'ensemble Massa.

Ces ethnies païennes habitent principalement la moitié sud du Diamaré et des plaines inondées du Logone et, en partie, les vallées du Kébi et de la Bénoué. On trouve aussi certaines d'entre elles mélangées aux Foulbé, en particulier ceux de Maroua et de Mindif.

Les groupes ethniques ont une importance numérique et territoriale très variable dans le cadre de cette étude :

- Les Bata sont environ un millier sur la rive droite de la Bénoué.
- Les Mambay ne sont qu'une poignée sur la rive droite du Kébi au confluent avec le mayo Louti.
- Les Mousseye peuplent un canton enclavé dans le pays Massa, prolongement au Cameroun de leur peuplement au Tchad. On en comptait en 1964 : 4.400 et un millier de plus au recensement national de 1968.

Les Toupouri sont les plus nombreux avec 81.200 personnes en 1964 soit alors 1/3 des païens de plaines, localisés entre le désert de Torok et l'axe du Lac Fianga. Les cantons de Doukoula, Tchatabali, Touloum, Doubane, Bizili et Golonguini sont peuplés exclusivement de Toupouri, mais on les trouve aussi dans les cantons foubé voisins, en particulier ceux de Kalfou et Guidiguis.

Les Massa : sont après les Toupouri, le groupe humain le plus nombreux de cette rubrique. Ils étaient 75.000 en 1964 dans les plaines inondées du Logone au sud des sultanats de Pouss et Guirvidig, c'est-à-dire du pays Mousgoum. Le Logone est la limite orientale, le pays Toupouri la limite occidentale, et la frontière tchadienne notre limite méridionale, bien que le peuplement se continue au-delà. Le canton dit de la Vina à l'ouest du lac Fianga pose un problème particulier sur lequel nous reviendrons. Les habitants se disent Toupouri mais parlent le Massa.

Les Guiziga : 52.700 personnes en 1964 mais un rôle historique de premier plan que nous avons déjà abordé en retraçant à grands traits l'histoire du peuplement du lamidat de Maroua. Leur peuplement est important dans les cantons de Moutouroua et de Loulou ; dans celui de Midjivin, un problème, puisqu'il s'agit de Moundang guiziguisés. Dans les plaines et les vallées à l'ouest de la ville de Maroua ainsi que dans la ville elle-même, ils sont nombreux, mélangés aux Foubé. Leur zone d'extension s'est considérablement réduite au cours du 19^e siècle comme nous le verrons en retraçant les grandes étapes historiques de leur peuplement.

Les Moundang : 27.700 personnes dans trois cantons : Kaélé, Boboyo et Lara, un canton de transition : Midjivin et de petites colonies dans le lamidat voisin de Mindif. La ville de Maroua compte aussi de nombreux Moundang.

Généralités sur le peuplement du Diamaré et des plaines inondées.

L'histoire en est parfois confuse mais de grands traits s'en dégagent suffisamment pour qu'au-delà de certaines hypothèses parfois contradictoires, on puisse se faire une idée des étapes et de la chronologie du peuplement. Plus que partout ailleurs des zones, des ethnies de transition existent ou ont existé avant d'être assimilées par les unes ou par les autres.

Selon certaines traditions, les plus anciens habitants furent les Sao, puis les Mofou leur succédèrent. D'autres parlent de Mbana, peuple proche des Moundang qui occupèrent le pays avant les Mofou. Les Mbana ayant quitté la région de Maroua pour essaimer sur le Kébi, Binder, Tréné, Léré, Lamé et Djaloumi, les Mofou s'installèrent alors. Ce peuple Mbana se divise au cours de sa migration en plusieurs branches, donnant naissance aux Moundang, aux Guidar, aux Guiziga et aux Zoumaya.

La branche Guiziga, sortie du peuple Mbana, remonta vers le nord et chassa du coeur du Diamaré, les Mofou venus des massifs de Maroua et de Méri dans lesquels ils retournèrent. C'est une des hypothèses de l'origine des Guiziga, ce n'est pas la seule.

Les Zoumaya vinrent ensuite s'installer dans la vallée du mayo Boula dit aussi mayo Zoumaya.

Les Moundang peuplèrent le sud du pays peu de temps après l'installation des Guiziga dans la région de Moutouroua.

Les Foulbé furent les derniers à s'installer dans ce pays. A l'origine des Guiziga, des Zoumaya et des Moundang, il est souvent fait mention d'un chasseur poursuivant un gibier dans le pays, le trouvant agréable et s'y installant.

Guidar, Moundang, Guiziga et Zoumaya auraient une origine commune. Pour certaines personnes, les Zoumaya seraient d'origine Toupouri issus d'une fraction des Guisey et comme les Guisey seraient selon les auteurs, apprentés aux Toupouri ou un clan Massa, on voit que la parenté entre les diverses ethnies de la plaine est grande, d'autant plus qu'une partie des Zoumaya avancée dans la région de Douvengar aurait été coupée du reste de l'ethnie par la conquête peul et mofounisée. Les différenciations ethniques sont donc loin d'être tranchées et soit par parenté d'origine, soit par acculturation, les imbrications des différentes ethnies sont nombreuses. Examinons plus attentivement l'histoire, l'origine de chacune de ces ethnies, leurs aires de localisation ancienne et actuelle et leur leur devenir, migrations et comportement démographique.

Les Guiziga

A l'arrivée des Foulbé dans la seconde moitié du 18^e siècle, la région de Maroua est occupée par des Guiziga. Leur capitale est Marva (Maroua des Foulbé). Ils occupent les plaines autour de Maroua. On distingue deux groupes, les Bi-Marva ou Guiziga du nord et les Bi-Moutouroua ou Guiziga du sud, auxquels il faut ajouter les Loulou habitant le massif du même nom. Les Guiziga de Maroua étaient vassaux du sultan du Mandara.

Les Guiziga de Loulou, Moutouroua et Maroua ne se reconnaissent aucune origine commune. Dans l'ensemble, il semble que leur arrivée ne remonte pas au-delà du début du 18^e s. Diverses hypothèses sont proposées parfois au moins apparemment contradictoires.

- Les Guiziga seraient issus du peuple Mbana quand celui-ci, ayant quitté le Diamaré, émigra dans la région du Kébi. Cette branche Guiziga aurait alors émigré vers le nord, repoussant les Mofou qui étaient venus occuper les plaines depuis leurs montagnes d'origine. D'après les Guiziga, cela se serait fait sans lutte avec les Mofou.

- Les Guiziga viendraient de l'est, du Baguirmi. Ils s'arrêtent à Goudour, grand lieu de dispersion des ethnies Mofou. Pour des raisons religieuses (1), certains partent, descendent vers le sud et s'installent à Moutouroua. Les Loulou, eux, se disent autochtones. Le pays qu'ils occupent est vide d'habitants, ils n'y trouvent que des ruines.

Peut-être la contradiction n'est-elle qu'apparente. Il est possible qu'un rameau venu du sud, de la région de Léré et un rameau venu de Goudour, se soient rencontrés, aient fusionné et donné, par métissage, l'actuelle ethnie Guiziga, avec peut-être en plus l'assimilation de petits groupes ethniques occupant déjà les plaines.

Il est possible aussi que l'occupation des plaines des environs de Maroua se soit faite au détriment des Mofou sans luttes, ainsi que l'assurent les Guiziga. Arguant de leur origine Mbana, les Guiziga ont pu réclamer aux Mofou la terre de leurs ancêtres et ceux-ci la leur abandonner. L'exemple de la prise de la chefferie de Douroum en pays Mofou par des Guiziga Bi-Marva après la prise de Maroua par les Foulbé nous donne une illustration de la méthode utilisée. Réfugiés à Douroum après leur défaite, les Guiziga arrivent à persuader les Mofou chez lesquels ils s'installent que leurs ancêtres occupaient le pays avant eux.

(1) G. PONTIE.

et que la chefferie et les terres leur reviennent de droit. Pour ce faire, ils enfouissent des détritiques divers dans le sol, vont les déterrer en présence des Mofou pour montrer l'ancienneté de leur présence dans le pays. Les Mofou convaincus s'inclinent. On peut penser qu'un même phénomène s'est produit dans la plaine de Maroua. Les Guiziga descendants des Mbana réclament le sol. Le seul point à élucider alors est de savoir si les Guiziga sont vraiment les descendants de Mbana, si même ce peuple a existé vraiment, ou s'il s'agit d'une astuce utilisée pour s'emparer du sol occupé par les Mofou. Il est impossible de trancher, de préciser davantage l'hypothèse.

La conquête foubé portera un coup très dur aux Guiziga. Ils seront presque éliminés des plaines à l'est de Maroua, devront même abandonner l'Hosséré Mogozang où ils étaient réfugiés pour l'Hosséré Tchéré et se mêleront aux Foubé dans Maroua et dans la plaine jusqu'à Gazawa. Ils se maintiendront mieux sur Moutouroua, entrant un moment en lutte avec les Moundang de Midjivin avant de s'entendre avec eux et, par le jeu des mariages, de les assimiler presque totalement. A l'heure actuelle, le peuplement se situe à l'ouest d'une ligne Kaélé-Mindif-Maroua-Mora, mais de petits peuplements s'installent peu à peu à l'est de cette ligne dans les cantons proches de Maroua. Leur accroissement démographique très fort et leur naturel instable leur confèrent une grande mobilité. L'aire occupée par les Guiziga tend à s'accroître à l'heure actuelle, même si l'aire contrôlée politiquement s'est considérablement rétrécie avec la conquête peule.

Les Moundang

A cheval sur la frontière du Tchad, ils occupent la partie occidentale de l'arrondissement de Kaélé, essentiellement les cantons de Kaélé, Boboyo, Lara, et Midjivin. Ils seraient arrivés quelque temps après les Guiziga de Moutouroua mais certainement pas très longtemps après. Ils occupent les cantons actuels ainsi que la région de Mindif quand les Foubé arrivent. Ils s'allieront avec les Guiziga contre l'ennemi commun, seront une dizaine d'années soumis aux Foubé mais s'en libéreront par une révolte générale. Lorsqu'ils s'installent dans leurs emplacements actuels, ils viennent du sud de la région de Léré mais leurs origines lointaines sont plus contestées, en tout cas moins connues. Ils auraient séjourné dans les Monts du Mandara, venant peut-être du Bornou, et transité par Guider pour s'installer dans les pays du Kébi. Une autre tradition les fait venir de l'est. Ils se seraient ensuite installés dans la région de Maroua et auraient continué leur migration vers les pays du Kébi. C'est l'hypothèse du peuple Mbana.

Toujours est-il que ceux installés actuellement au Cameroun sont venus du sud par vagues successives. Les premiers venus, il y a environ 250 ans, s'installèrent dans la région de Midjivin. La tradition veut que cette migration ait été menée par quatre fils du chef de Léré, l'un s'arrêta à Midjivin, un autre à Midjil, le suivant à Taoudé et le dernier continua jusqu'à Maroua où il devint ministre du chef Guiziga.

D'autres fonderont plus tard Magai et s'allieront aux Guiziga contre les envahisseurs Foulbé. Cette lutte commune rapprochera un peu plus les deux ethnies.

Quand les Moundang s'installent à Midjivin, ils attaquent les Guiziga de Moutouroua commandés par leur chef Bildenguer et les battent. Quelque temps après, les Guiziga prennent leur revanche, attaquent Midjivin et brûlent le village. Les chefs des deux ethnies décident de s'entendre, délimitent leurs frontières et vivent en si bonne intelligence que par le mariage avec des femmes Guiziga, les Moundang perdent peu à peu leur originalité, empruntent la langue et les coutumes des Guiziga. Les Moundang guiziguisés de Midjivin sont maintenant assimilés aux Guiziga.

Les Moundang de Boboyo arrivent ensuite, venant de Lamé. Un de leur clan poursuivra sa route vers le Diamaré. Ce clan était dit Zoumaya. Peu après, des émigrés Moundang créent Lara et se donnent un chef Toupouri. Kaélé et Djidoma auraient été créés quatre ans après Boboyo par des gens venus de Léré. Le chef de Léré leur enverra un de ses fils comme chef.

L'histoire des Moundang sera ensuite celle d'une longue lutte avec les Foulbé. Ethnie belliqueuse, les Moundang tiendront tête victorieuse aux Feuls mais auparavant, ils s'étaient heurtés pour finalement se métisser avec les autochtones ou les peuples arrivés avant eux, ce qui explique peut-être en partie les zones vides qui les séparent de leurs voisins Guiziga, Toupouri et Foulbé.

Les Moundang de Lara se métisseront avec les Toupouri, ceux de Midjivin avec les Guiziga.

Les Moundang tendent à l'heure actuelle à recoloniser les zones vides les séparant de leurs voisins, en particulier entre Lara et Mindif. Leur croissance démographique est très modérée, les densités encore raisonnables, mais la mauvaise qualité des sols et l'esprit d'ouverture des Moundang, encouragent les migrations vers les régions voisines et les villes de Maroua et Garoua.

Islamisés et foubéisés, ils ont presque totalement disparu en tant qu'entité ethnique. On les trouve encore dans les environs de Mindif et surtout dans le canton de Ouro Zangui dont ils forment l'essentiel de la population. Ils ne sont pas portés sur la carte des ethnies de 1964, ce qui est quand même regrettable eu égard à leur importance historique.

A l'arrivée des Foulbé, alors que les Guiziga occupent la région de Maroua, les Zoumaya occupent eux toute la région qui va de Mindif à Meskine, à Dougoy et jusqu'à Douvangar à l'ouest de Maroua et à l'est, la région située le long du mayo Zoumaya (Boula actuellement) : Dargala, Zoumaya-Lamordé et Ouro Zangui.

Les Foulbé passeront la première moitié du 19^e siècle à les réduire. Leur capitale, Zoumaya Lamordé tombée, les survivants s'enfuirent se réfugier dans les montagnes de Mindif. Le massacre des hommes et l'enlèvement des enfants permettent de comprendre comment un groupe humain aussi puissant a pu pratiquement disparaître en un siècle. Les Zoumaya de Douvangar coupés de leurs frères méridionaux par les principautés peules, se fonderont dans l'ensemble Mofou.

Les Zoumaya occupaient les plaines au sud et à l'est des Guiziga, étaient sur le mayo Boula tandis que les Guiziga étaient sur le mayo Tsanaga. Leur proximité, un ennemi commun et peut-être des origines communes, les ont rapprochés si bien qu'ils se reconnaissent une parenté.

Leur date d'installation n'est pas totalement éolacée, légèrement postérieure ou contemporaine à celle des Guiziga. En fait, il semble qu'il y ait plusieurs origines à ce groupe et qu'ils ne se soient pas forcément tous installés en même temps.

Pour certains, ils viendraient de la région au sud de Léré. Pour d'autres, il s'agit d'un clan Moundang issu de Boboyo qui se serait rencontré avec un clan Toupouri sur le mayo Boula et dont le métissage aurait donné l'ethnie Zoumaya. Pour d'autres enfin, les Zoumaya viendraient de l'est du Logone et, transitant par Bongor et le pays Guisey, seraient venus s'installer sur le mayo Boula et jusqu'à Douvangar. Plus simplement parfois, les Zoumaya seraient issus des Guisey qui sont eux-mêmes apparentés aux Toupouri.

Donc, des traditions différentes mais quelques points communs ; une origine double, Moundang et Toupouri ; peut-être ici aussi, la convergence de deux migrations, l'une venue du sud du pays Moundang, l'autre légèrement antérieure, venant du Logone, via le pays Guisey ; un métissage plus ou moins poussé et une

ethnie nouvelle que la lutte contre l'envahisseur Foulbé va souder.

Les Zoumaya représentent de façon typique ce que peut parfois recouvrir la notion d'ethnie : un métissage entre des courants migratoires de différentes ethnies, la naissance d'une individualité ethnique là où le nombre permet le contrôle d'une région, l'assimilation quand le contrôle n'est plus possible, ou que le groupe devient trop peu nombreux, assimilation par les Mofou de Douvangan, assimilation par les vainqueurs Foulbé dans la vallée du Mayo Boula et sur Mindif, maintien d'une entité vacillante au centre du pays dans le canton dit Zoumaya de Ouro Zangui, près de l'ancienne capitale où le poids de l'histoire et du nombre reste suffisant.

Les Toupouri

La plus nombreuse des ethnies de Faiens de plaine, elle aussi à cheval sur la frontière tchadienne. Ses limites actuelles correspondant à l'arrondissement de Doukoula et à la partie est de l'arrondissement de Kaélé et aux cantons sud-est du lamdat de Mindif, sont consécutives à l'invasion peule et à une poussée colonisatrice actuelle en direction de la route de Maroua. Autrefois, les Toupouri ont contrôlé un territoire plus vaste : tout l'actuel pays Massa jusqu'à Dougui sur le Logone, l'actuel canton de Guidiguiss et jusqu'à la région maintenant Moundang de Lara.

Ils ne seraient pas autochtones et représenteraient la limite septentrionale d'un courant migratoire venu du sud, de la région de Pala avec des étapes par Péné et Léré notamment. Ils auraient une origine commune avec les Moundang. Les migrations les porteront au-delà de leurs limites actuelles jusqu'en pays Massa où ils séjourneront un certain temps avant d'amorcer une lente migration vers le sud dans leurs limites actuelles. Ceci explique que dans des villages Massa du canton de Yagoua, des chefs de terre soient d'origine Toupouri. Certains sont restés. Leurs descendants massaisés sont connus sous le nom de Véné dans le sud du pays Massa. L'actuel canton de la Wina sur la rive occidentale du Lac Fianga est peuplé de gens parlant Massa mais se disant Toupouri. Igor de Garine pense qu'il s'agit de Massa et non de Toupouri massaisés. Quoiqu'il en soit, Toupouri massaisés ou Massa partiellement acculturés par les Toupouri voisins, ce sont des populations de Transition entre les deux ethnies. Les Guisey se voient aussi attribuer assez souvent une origine Toupouri. Nous ne trancherons pas cette question mais la position de ces deux groupes humains, Guisey et Wina, en fait tout naturellement des zones de transition et il est bien difficile de déterminer ce qui revient à l'origine et ce qui revient à l'acculturation.

L'arrivée des Toupouri est difficile à dater. Elle serait antérieure à celle des Moundang puisque ceux-ci les trouveront à Lara en arrivant et choisiront l'un d'entre eux comme chef.

Durant la seconde moitié du 19^e s. les Toupouri abandonneront Guidiguis aux Foulbé, se retirant à Touloum. Le pays Toupouri résista victorieusement aux Foulbé de Kalfou, leur infligeant de sanglantes défaites et interdisant toute expansion.

L'essor démographique est considérable, du même ordre que celui des montagnards Matakam (vrai taux d'accroissement naturel de 2 % l'an). A l'étroit dans leurs actuelles limites, les Toupouri colonisent les cantons peuls voisins au nord de leur pays, lamidats de Kalfou et de Mindif. Leur progression le long de la route Maroua-Yagoua est rapide et les colonies Toupouri sont nombreuses dans le canton de Dargala. Étonnamment, un important mouvement migratoire s'est créé ces dernières années vers les champs de canne à sucre du complexe agro-industriel de Mbandjok, à 100 km à l'est de Yaoundé. Le doublement de la population en 35 ans, tel que le laisse prévoir l'accroissement démographique, implique un éclatement de cette ethnie hors des limites actuelles du pays dit Toupouri.

Les Massa

Le groupe le plus important après les Toupouri parmi les Païens de plaine. Peu de lumière sur leurs origines ; la tradition parle d'un ancêtre chasseur poursuivant le gibier, découvrant le pays et s'y installant. Cette tradition est classique chez les Païens de plaine.

Leur aire d'occupation actuelle est le triangle formé par le Logone, la frontière tchadienne et l'axe du Lac Fianga et des Yaéré qui le continuent jusqu'à la limite du peuplement massa qui est aussi la limite avec les Mousgoum du sultanat de Pouss.

Les Massa semblent former un groupe d'origine hétérogène, uni par la langue et la culture. Le peuplement massa s'est effectué antérieurement à l'arrivée des Foulbé au début du 19^e s., progressivement et sans doute pacifiquement.

A l'origine, une multitude de groupes humains peuplaient le pays. Les Massa se mélangent à eux et les assimilent. Puis les Toupouri arrivent et s'installent dans tout le pays. Les Toupouri pour des raisons inconnues migrent vers le sud et les Massa migrent ou plutôt progressent et peuplent le sud au rythme de l'exode Toupouri, y compris jusqu'en pays Toupouri dont certains villages (Kankarwa et Gani par exemple) seraient d'origine Massa.

Quelle est la date des premières migrations Massa ? Elle est difficile à définir. Les Massa sont déjà dans la région de Yagoua vers 1840 où ils combattent les Foulbé de Kalfou. Les premières migrations précèdent l'arrivée des Toupouri. Or les Toupouri précéderent les Moundang de Lara installés depuis 250 ans environ dans le pays. Les premières migrations Massa remontent donc à au moins trois siècles et certainement plus, peut-être dès le 14^e s. sous la pression des empires musulmans de la plaine du Tchad.

Un peuplement progressif, par étapes successives, pacifique, procédant par assimilation plus que par conquête militaire. Un processus du même ordre que celui évoqué pour les Toupouri. D'où viennent les Massa ? De l'est et du nord-est. On cite parfois le Borkou et le Ouadaï mais aussi le pays très proche entre le Logone et le Chari. C'est des pays du Chari que serait venu l'ancêtre des Guiseye, Marsou. Il s'installe sur l'aire ouest du Lac Fianga, où il trouve des autochtones avec lesquels il vit en paix. Une calamité naturelle (les ravages faits par une panthère selon la tradition) fait abandonner ce site par ces successeurs qui passent à l'est du Lac Fianga chez les Toupouri à l'époque et plus au sud chez les Mousseye. L'intégration des autochtones se fera sans difficulté. L'origine orientale des Guiseye tend à les faire raccorder aux Massa, ethnie dont ils se réclament d'ailleurs. On a vu que parfois les Zoumaya étaient assimilés à un clan guiseye ayant poussé sa migration vers l'ouest et l'on a parfois aussi assimilé les Guiseye à des Toupouri car les lieux où ils s'installèrent semblent bien avoir été peuplés de Toupouri, osmose entre les deux groupes peut-être. Les Guiseye sont sans doute métissés de Toupouri mais leur origine est plus vraisemblablement massa.

Les Massa sont l'un des rares groupes humains païens que nous ayons rencontré dont l'aire de peuplement n'a cessé de s'agrandir. La conquête foulbé y était à bout de souffle et les péripéties guerrières furent secondaires. Cette expansion se poursuit grâce à un essor démographique important (légèrement inférieur à celui des Toupouri). Les densités s'accroissent et la poussée vers l'est en direction de Maroua n'est pas négligeable. Les cantons de Gayak et Kodek par exemple, ont des colonies Massa importantes et déjà anciennes.

Les Mousseye

Un petit groupe entre les Guiseye et les Massa Bougoudoum. On les surnomme dans le pays les Massa hoho. Leur langue est voisine de celle des Massa et la tentation d'en faire une branche du peuplement massa est forte. Cependant, ils sont différents. Ce ne sont pas des éleveurs de bovins alors que leurs voisins

ont presque un culte pour les boeufs. Par contre, ce sont des cavaliers passionnés et la propriété d'un cheval est un but poursuivi avec acharnement. Avant la 2^e guerre mondiale, les administrateurs notaient une émigration spontanée et temporaire vers les mines de Nigéria, pour se procurer le numéraire nécessaire à l'achat de chevaux. Il ne semble pas que leur installation dans la région qu'ils occupent actuellement remonte loin dans le temps. Ils sont venus du sud où se trouve l'essentiel de l'ethnie.

Peu nombreux, leur nombre a décliné de mille unités entre 1938 et 1964 en dépit d'une croissance démographique reconnue forte par les études qui y ont été faites. L'émigration doit donc jouer un rôle de premier ordre, mais on ne sait pas grand'chose sur ce sujet.

Les Mambay

Ne sont que quelques centaines dans le cadre de notre étude, le reste étant rive gauche du Kébi sur le pourtour des Hosséré Katian et Katchéo. A l'arrivée des Foulbé, les Mambay occupaient toute la région des confluent des mayo Louti et Oulo avec le Kébi et les Hosséré de l'autre rive du Kébi. Golombé était un village Mambay. Leur position était solide dans ces zones marécageuses et leur résistance à la conquête foulbé fut longue. L'îlot de Taparé ne sera jamais conquis. Lorsque l'ardo Bakari, conquérant des Niam-Niam de Badjouma, les prendra à revers tandis que le lamido de Messo (bientôt Golombé) les attaquera de front, alors seulement le verrou Mambay sautera et Golombé sera détruit.

On ne sait pratiquement rien sur les Mambay, ni leur origine, ni la date de leur arrivée. L'hypothèse du métissage d'une ethnie autochtone et de Fali repoussés par la conquête peule a été avancée. Certains auteurs en font même carrément le résultat de l'osmose entre un fonds ethnique Moundang et des refoulés Fali. La proximité de Léré et l'éparpillement des Fali à la suite de la conquête peule, rendent cette hypothèse plausible mais à ce jour, aucune recherche sérieuse n'a été menée permettant de l'étayer ou de l'infirmer.

Les Niam-Niam

Cette ethnie est actuellement totalement assimilée par les Foulbé et a disparu en tant qu'entité propre. Les descendants des Niam-Niam se disent maintenant Foulbé. Les Niam-Niam occupaient la région comprise entre les mayo Badjouma-Lébri et Kébi lors de l'arrivée des Peuls. Yamoura, frère des chefs de Baschéo et de Messo, conquiert le pays à leur dépens et à celui de leurs voisins Fali et fonde la principauté de Guéoué qui deviendra le lamidat de Bé. Badjouma

est alors le grand centre des Niam-Niam. De nombreux soulèvements eurent lieu pendant la première moitié du 19^e s. contre le conquérant Foulbé. L'émir Lawal lui-même devra venir aider les Foulbé de la région à combattre la rébellion Niam-Niam.

Quelques années après la conquête des Niam-Niam de la rive droite du Kébi, ceux de la rive gauche seront soumis par l'ardo Bakari, un Yllaga venu du lamidat de Colombé voisin, créateur de la principauté peule de Bibémi.

Totalement assimilés, les Niam-Niam occupaient pourtant une aire non négligeable de part et d'autre du Kébi. Leurs luttes avec les Foulbé furent dures. La répression d'abord, l'assimilation ensuite, les ont fait disparaître tout comme les Zoumaya dans le Diamaré.

Les Bata.

Ils ne sont plus qu'un millier le long de la rive droite de la Bénoué et à l'intérieur des terres dans le lamidat de Demsa. Ils occupaient autrefois tout le pays à l'ouest des Monts du Mandara. Les Njegn ne seraient-ils pas en effet un métissage de Bata et de migrants d'origine mal définie, peut-être Fali ? Lors de l'arrivée des Foulbé, ils passent sur l'autre rive de la Bénoué où existaient de puissantes principautés Bata comme celle de Kokoumi qui résista de nombreuses années aux Foulbé.

Les Bata seraient venus de l'ouest, du nord-ouest, du Bornou et du Gobir. Leur arrivée dans le pays serait ancienne. Ce sont eux qui ont donné son nom à la Bénoué "mère des eaux". Leur histoire récente est liée à celle des lamidats de Tchéboa et de Touroua sur l'autre rive de la Bénoué.

IV/ Les paysages.

L'intensité très variable du peuplement, la diversité ethnique et au-delà, la diversité des civilisations associées à des milieux physiques on ne peut plus différents, ont pour résultat une très grande variété de paysages.

On peut ainsi parler de civilisation de la montagne, de la plaine et du fleuve en s'en tenant aux grandes caractéristiques physiques des pays, mais chaque civilisation, chaque ethnie souvent, a réagi différemment, marquant le paysage de son génie propre.

Les Montagnards tels que nous les avons définis au cours de cette étude,

allient deux données de base : un milieu très accidenté et de hautes densités. Le trait le plus important du paysage est son extrême humanisation. Des pentes aménagées en terrasses, d'autant plus totalement que la densité est plus forte comme au coeur du pays Mafa et en pays Podoko, et une mise en valeur pratiquement intégrale de l'espace. Cependant, au-delà de ces traits marquants, le paysage n'a pas dans le détail une totale uniformité. Ainsi le pays Podoko, plus densément peuplé encore que ses voisins, atteint dans l'aménagement des terrasses une intégralité qui en fait comme une montagne construite par le caprice de l'homme plus que par celui de la nature. L'habitat qui est pourtant dispersé comme partout ailleurs dans ces ethnies montagnardes, est tellement entassé que la dispersion ne paraît plus évidente, la distance séparant chaque habitation étant très courte.

Les pentes sont généralement le site préférentiel des montagnards ; peu d'habitations dans les vallées intérieures, ou alors très récentes, sous la pression des densités et du manque de place sur les pentes. Quelques nuances cependant, en particulier dans la chaîne orientale et sur les massifs-îles voisins. Le piedmont est plus cultivé qu'à l'intérieur des massifs. L'aménagement n'atteint pas cette intensité que l'on rencontre chez les Podoko. Les pentes les plus abruptes, les chaos les plus répulsifs sont abandonnés et les piedmonts largement utilisés comme en pays mada par exemple.

Les habitants des hautes terres des Monts du Mandara au sud de Mokolo offrent aussi une gamme de paysages très variés. Le plateau pierreux de part et d'autre de Mokolo est peu peuplé. De larges espaces sont vides, dévolus à des réserves forestières ou à une végétation arborée assez développée le long du mayo Louti et de la Tsanaga. Le plateau en cours de colonisation lente est parsemé de "oases" mafa au milieu de leurs champs. La densité d'occupation est plus faible à l'ouest de Mokolo qu'à l'est. Ces plateaux portent quelques villages Foulbé : Zamay à l'est, Kossehona à l'ouest, villages groupés autour desquels se dispersent les nouveaux colons mafa. Si l'on traverse ce plateau oriental, on pénètre en pays Kapsiki. Le pays Kortchi à l'intérieur est assez semblable au pays Mafa, avec de fortes densités et un paysage de terrasses avec de petites fermes dispersées sur les pentes. L'essentiel de la population Kapsiki vit sur le plateau que traverse la piste de Mokolo à Garoua. L'habitat est relativement groupé, peut-être sous l'influence culturelle des Foulbé, avec de gros villages comme Mogodé et Roumsiki par exemple et à quelques distance un éparpillement de fermettes. Le paysage est là très particulier avec ses dykes volcaniques et les croupes mollement ondulées, qui ont remplacé les pentes abruptes et les chaos rocheux. Chaque ferme s'entoure d'une haie d'euphorbes. Entre les villages, de

vastes espaces vides, sans arbres, mais un paysage de prairie.

Au-delà du pays Kapsiki, en pays Bana, Djimi et Goudé, le plateau s'adoucit, le paysage prend de l'ampleur. De beaux arbres abritent les villages et un air de prospérité émane des terroirs. L'habitat est groupé en quelques gros villages, Guili, Bourrha, Tohévi où l'influence Foulbé est évidente et un semis de fermes relie les gros villages entre eux. Même à l'intérieur des massifs, comme à Panay en pays Daba et Bana, l'habitat est relativement groupé et les pentes sont aménagées à la base mais sans beaucoup d'ampleur. Chez les Tohévi-Goudé de Tohévi, le paysage redevient plus accidenté mais l'habitat reste groupé avec un semis de fermes isolées autour d'un noyau villageois. Là aussi, comme en pays Kapsiki, chaque habitation s'entoure d'un enclos d'euphorbes.

Sur le plateau à l'est de Mokolo, quelques villages Foulbé formant un noyau villageois avec une place centrale ombragée de grands arbres : Ficus, caïllodrat, voire Kapokiers, devant le saré du chef, de l'ardo commandant le village. A quelque distance, un habitat de Païens, Mafa et Mofou, assez serré dans les environs du villages Foulbé où se rencontrent les Païens les plus anciennement installés, les plus anciennement descendus de leurs massifs ; habitat qui devient de plus en plus dispersé à mesure que l'on s'éloigne des noyaux Foulbé, les Païens descendus, reconstruisant sur le plateau le modèle de dispersion qui était le leur dans les massifs. La bordure montagneuse orientale des Monts du Mandara au sud de Wazang est habitée par des Mofou, des Guiziga et des Daba, Hina ou Kola. Pratiquement tous sont descendus de leurs massifs et habitent les piedmonts, les vallées intérieures, en particulier les deux grandes vallées de la Tsanaga et du Boula. Islamisation des chefferies, descente en plaine, abandon des pentes ont donné des villages groupés où l'influence du modèle Foulbé est grande. De petits groupes demeurent au pied des massifs qu'ils continuent à aménager sur leurs premières pentes.

Les Loulou, Guiziga de montagne autrefois localisés dans la montagne du même nom, sont maintenant tous descendus dans la plaine au pied de leur inselberg, adoptant le style d'habitat, le site des Guiziga voisins, de Moubouroua par exemple. Les Kola eux-aussi ont totalement abandonné leur site montagneux pour la plaine voisine. Les Hina, comme leurs voisins Daba du sud et de l'ouest, sont peu portés à habiter en montagne. Les plaines intérieures, les vallées surtout, sont les sites des villages. Le groupement, même s'il est assez lâche, est la règle générale. Là aussi, l'islamisation aidant, le modèle Foulbé avec grande place centrale ombragée devant le saré du chef est courant.

Il en est de même pour les Faiens et les Foulbé habitant les vallées de la plaine de Gawar. Les vallées sont presque totalement habitées sans discontinuité. Les villages se touchent et ressemblent à un long village rue.

Les Njegn ont créé un paysage assez riant dans la région de Dourbey et de Dazal où leur nombre autorisait une empreinte assez profonde sur le milieu physique pourtant difficile. Là aussi, les habitations sont entourées d'un enclos d'écuphorbes et les possibilités agricoles des vallées utilisées au mieux, pour la canne à sucre ou les bananiers par exemple. Plus au sud, dans cette partie peu peuplée qui, des hauteurs de Dazal va jusqu'à la Bénoué, la faiblesse des densités chez les Njegn, puis chez les Fali et les Bata mélangés aux Foulbé qui habitent cette région, réduit l'aménagement au minimum. Des plateaux pierreux, quelques monts d'aspect stérile et sur tout cela, une maigre végétation secondaire. Un paysage assez déprimant, vide mais en même temps avec quelque chose de ravagé, sans doute par les feux de brousse, une sécheresse que l'aspect pierreux du sol accentue. Interrompant cette monotonie, quelques gros villages, Dembo, Hamakoussou, Gaschiga, des bourgs peuls par leur style : saré du chef important, une place, sarés des notables et des Peuls et sur quelques kilomètres de part et d'autre, les fermes de paysans, Njegn au nord ou Fali ensuite. Dans les contreforts des massifs voisins à l'est, presque plus d'habitants, des cirques montagneux totalement abandonnés par leur habitants comme à Ngoutchoumi, site où le parc de baobabs rappellent que l'homme a vécu ici et longtemps. Les Bata ne sont qu'une poignée aux bords de la Bénoué. Des Foulbé y gardent leurs troupeaux et des pasteurs Mbororo'n y nomadisent régulièrement. Zone d'accès difficile en saison des pluies, les bords de la Bénoué sont un petit monde encore fermé par l'absence de pistes commodes avec la ville pourtant proche. C'est cependant sur les bords de la Bénoué et du mayo Tiel que se regroupe la population que l'on ne trouve pas au bord de la piste, mais aucun de ces cours d'eau n'est vraiment l'axe de peuplement que sont de nombreux autres mayo, comme le Louti par exemple. Les Fali n'ont pas créé un paysage homogène. Nous venons de voir que sur la bordure occidentale des Mandara, les Fali redescendus sur le plateau voisin, ont créé un type de paysage que nous avons rencontré ailleurs, un type de dispersion pas trop lâche autour de noyaux Foulbé. Ailleurs, dans la moitié occidentale de l'arrondissement de Guider et le nord de l'axe des mayo Kébi et Bénoué, l'habitat et le paysage sont assez variables. Peu d'habitat vraiment montagnard, mais une colonisation des vallées intra-montagnardes, des plateaux et des piedmonts avec parfois l'aménagement des premiers mètres des pentes des massifs toujours omniprésents. Dans cette région, le baobab semble l'arbre du paysage Fali. La dispersion est la règle mais avec souvent l'amorce d'un noyau, d'un centre de village, parfois constitué d'ailleurs par quelques saré

Foulbé comme au pied du Feské-Bori. Un phénomène d'imitation du mode de groupement Foulbé. A l'heure actuelle, les vallées les plus importantes et les plaines voisines attirent de plus en plus les Fali des massifs. Les vallées montagnardes abritent de moins en moins de monde et plus en plus d'habitations abandonnées. Sur les plateaux et les plaines voisines en direction du Kébi et de la Bénoué, influence du modèle Peul et type de répartition déjà décrit précédemment : une tendance au groupement autour des villages existants ou près de pistes importantes ou près des cours d'eau. Le Tinguelin est encore assez bien peuplé. C'est là que les Fali présentent le type d'aménagement le plus montagnard et la dispersion sur les pentes la plus grande. Le sommet tabulaire par contre reste étonnamment vide.

Un paysage de plateaux et de collines dans l'ensemble, où l'empreinte humaine se marque dans la végétation par la multiplication des baobabs. Une dispersion aux mailles assez serrées car limitée à des zones peu importantes, la montagne elle-même n'étant pas occupée ni aménagée la plupart du temps; une tendance au regroupement; à l'imitation du modèle Peul dans les plaines et les vallées en cours de recolonisation. Une marque un peu superficielle sur le paysage et localisée aux sites de peuplement, c'est-à-dire aux parties peu accidentées, ce qui s'explique facilement par la faiblesse relative de la population.

Les Guidar, les Guiziga de Moutouroua et les Moundang ont élaboré des paysages se ressemblant. Les villages s'adosent aux derniers contreforts des Monts du Mandara, au pied des inselberg de la plaine ou des chaos rocheux qui accidentent les plaines des arrondissements de Kaélé et de Mindif. C'est le cas par exemple pour la plupart des villages Guiziga, de Mousourtouk à Mouda et Moutouroua, des villages Guidar de Lam à Bidzar et Biou par exemple et des grosses agglomérations Moundang, Moumour, Lara, Boboyo et Midjivin, de Mindif enfin, site de repli des Guiziga d'abord et des Zoumaya ensuite. Les densités sont très différenciées, fortes au coeur du pays moundang, faibles en pays Guiziga et assez fortes en pays guidar dans l'axe du Louti, mais c'est le même type de paysage : différence d'intensité de l'aménagement et non différence de nature. Traits essentiels du paysage : un habitat groupé au pied d'accidents rocheux, habitat refuge contre les cavaliers foulbé. Entre les villages, des espaces vides plus ou moins vastes selon l'importance du peuplement, l'apparition massive des champs de coton dans les terroirs. Un desserrement en cours sur la plaine entourant les inselbergs et une tendance au desserrement de l'habitat, chacun s'installant de préférence sur ses propres champs. Comme ailleurs, une certaine évolution vers le modèle foulbé, le saré entouré de murs, en particulier dans les grandes chefferies moundang où l'islamisation progresse ; évolution moins rapide apparemment chez les Guiziga.

Le pays Toupouri offre un paysage bien particulier. Une mise en valeur à peu près intégrale de l'espace et remarquablement faite. Un habitat dispersé qui fait passer d'un village à l'autre sans que l'on s'en rende bien compte, surtout en saison des pluies. Trois éléments arbustifs importants : les Cassia le long des pistes sur trois ou quatre rangées de profondeur, des *Acacia albida* dans les champs et des palmiers doum près des villages. L'immensité des champs de mouskouari au sud de Colompoui est impressionnante ; là, pas d'arbres. Les gros villages, sièges de chefferies, comme Doukoula, Tchatabali, Touloum et Doubane, ont été influencés par le modèle Foulbé : sarés entourés de hauts murs de terre, place centrale ombragée de grands arbres. Quelques espaces vides correspondant à des sols infertiles, des "hardé " et au sommet des dunes, les *Guiera senegalensis*, buissons révélateurs d'un épuisement des sols. Le long du lac Fianga, le paysage n'est pas très différent. La proportion de terres périodiquement submergées est seulement plus grande. Dans le lamdat de Kalfou voisin, un grand centre, le chef-lieu, village Foulbé traditionnel et tout autour, des hameaux de Toupouri ou de Massa. Le sable se fait plus visible, le palmier doum plus fréquent, l'*Acacia albida* plus rare. Par contre, l'habitat des Toupouri ne correspond pas, loin de là, à la qualité du paysage construit par les hommes : un habitat médiocre, du même type que celui des Massa voisins dont nous reparlerons mais en plus médiocre encore.

Les Massa ont construit leurs villages sur des bourrelets de berges exondés le long du Logone et du Guerléo, le long aussi du Lac Fianga et du Yaéré qui le prolonge jusqu'au gros village de Dana. Un étirement de la population sur ces petits reliefs, ces petits dômes peu marqués dans le paysage. Une tendance au groupement. Champs de sorgho et parc à *Acacia albida* remarquable sur Bougoudoum au sud du Logone, densité beaucoup plus grande de palmiers rôniers sur les rives elles-mêmes. Moins d'arbres au nord de Yagoua dans la zone rizicole avec cependant une belle rônnerie au niveau de Djafga en pays Mousgoum. Le paysage est un peu différent dans le district de Guéré, dans le triangle Dana - lac Fianga - frontière et vallée du Logone. De gros villages : Dana, Bangana, Guisey-Ardaf, Dompya et Bougoudoum ; une tendance au groupement mais aussi des villages étirés aux bords des Yaéré ; beaucoup d'*Acacia albida* ; un paysage très humanisé surtout dans les environs de Guisey. Un vide entre les Massa de Guisey et le canton Moussey : un paysage moins aménagé, une frange de colonisation Foulbé profitant de cette région vide. Chez les Mousseye, plus d'*Acacia albida* mais un parc de Karités, l'un des rares peuplements importants de cet arbre dans cet extrême Nord-Cameroun.

A quelques kilomètres, dès que l'on quitte le pays Mousseye pour pénétrer en pays Massa le parc à *Acacia albida* redevient important avec de beaux arbres, signe d'ancienneté de sa formation.

Le centre du triangle est peu peuplé. Les sols y sont souvent stériles : beaucoup de "hardé", quelques petits villages sans ampleur et sans prospérité apparentes.

Les Mousgoum qui prolongent le peuplement massa au nord et sont intégrés au monde musulman, vont nous servir de transition avec le pays d'influence islamique. Si le long du Logone dans le sultanat de Pouss et dans les Yaéré du sultanat de Guirvidig, le site des villages est le même que celui des villages massa, le paysage est sensiblement différent. Quelques belles rônèraies de temps en temps mais plus guère d'Acacia albida remplacé par le Balanites : influence sahélienne du climat. Dans l'ensemble, avec la fraction importante de terres périodiquement submergées, l'arbre est devenu rare ; de grands espaces de prairies le remplacent, zones de parcours traditionnelles pour les troupeaux. Le monde des Mousgoum échappe un peu au reste du monde du Diamaré, plus axé, très influencé culturellement non pas par les voisins Foulbé mais par les civilisations du bas Logone, par les Kotoko voisins. L'habitat traditionnel (case-obus) en voie de disparition, a été remplacé par un habitat imité des Kotoko. Du sorgho, des rizières très importantes, de vastes prairies piquetées de petits villages sur les zones les plus hautes, files en saison des pluies quand les yaéré se remplissent. Une influence sahélienne de plus en plus marquée, avec les Balanites comme arbre sélectionné et une influence culturelle venant du monde Kotoko.

Le monde musulman a lui aussi des paysages reflétant son génie propre. Deux grands groupes, le royaume du Mandara, les Foulbé.

Le royaume du Mandara au nord de la vallée du Mangafé associe en son sein Musulmans et Païens. Les Mandara comme les Bornouan ont su créer des villages importants, voire de véritables villes, leurs capitales : Kérawa puis Doulo qui fut longtemps la ville la plus prestigieuse du royaume et enfin Mora, la capitale actuelle. Mémé, Makalingay, Tokombéré, Limani, sont aussi de très gros villages et l'amorce de villes à venir. Villes aux rues bordées de murs de terre noire auxquelles ils donnent un air peu soigné. A quelque distance de ces centres, en quartiers ethniques homogènes, s'éparpillent des hameaux de Païens immigrés.

On retrouve ce genre de répartition des habitants un peu partout, y compris dans le périmètre de colonisation agricole de Doulo-Gané.

Les hameaux de paysans païens servent de réservoirs de main-d'oeuvre aux entrepreneurs agricoles, aux rentiers fonciers Mandara ou Bornouan, citadins des centres. Dans la plaine de Koza et Mozogo, cela nous donne un paysage très beau

avec de grands et de beaux champs de sorgho et de coton dominés par un parc à *Acacia albida* très dense et où les arbres sont parfois énormes. Les zones de "hardé" créent des vides entre les terroirs et l'influence sahélienne conjuguée à la médiocrité des ressources en eau, abaissent les densités de population en direction du nord-est. Le parc à *Balanites* remplace le "cad" dans le périmètre agricole de Doulo-Gané, confirmant le changement climatique.

Les Foulbé, le groupe numériquement le plus important, contrôlent et peuplent en grande partie le coeur du Diamaré essentiellement mais aussi, comme nous l'avons vu, les vallées et les plateaux intérieurs des monts du Mandara. C'est cependant le Diamaré avec les grands lamidats de Maroua, Bogo et Mindif qui forment le pays Foulbé. Les trois grands centres : Maroua, Bogo et Mindif sont des villes avec leurs sarés accolés, les rues entre les murs des concessions et les différents quartiers ethniques. Dans l'ensemble, l'habitat des Foulbé est groupé et les villages sont gros avec une place centrale ombragée de grands arbres, fermée sur trois côtés, dans le fond par le saré du chef et sur les côtés par ceux des notables. Des quartiers païens sont toujours associés aux villages Foulbé, parfois accolés au quartier Peul parfois séparés de celui-ci par un petit espace. Ces Païens sont des Guiziga et des Zoumaya dans la vallée du Boula, des Guiziga et des Mofou dans la vallée de la Tsanaga entre la montagne et la cité de Maroua, des Guiziga et Massa au-delà des Toupouri dans les lamidats de Kalfou, la principauté de Dargala et l'est du lamidat de Mindif autour du beau village de Moulvouday. Si les ethnies sont différentes, l'habitat et le paysage sont les mêmes partout, influencés par le modèle foulbé. Les différences viennent uniquement de l'intensité, de l'ancienneté plus ou moins grande et de la qualité des sols.

Entre Gazawa et Maroua et dans les environs de Maroua, les densités sont très fortes, les terrains sont entièrement cultivés et le parc à *Acacia albida* très développé. De beaux champs de sorgho et de coton et partout en pays Foulbé, une extension extrême des champs de mouskouari ; la marque du paysage, c'est sans doute cette extension de la mise en culture des terres dites de "Karal". C'est là aussi dans la ville de Maroua elle-même et dans la vallée de la Tsanaga et du Boula, à Meskine et Mogom en particulier, que le paysan Peul a développé le maraîchage, la culture irriguée des oignons en particulier. Le paysage se meuble alors des grands bras d'innombrables puits à balanciers.

Au-delà de Balaza Alcali, les densités baissent. L'influence sahélienne commence à être sensible et les sols sont plus médiocres, les hardé se multiplient, les rôniers se mêlent aux *Acacia albida*, et les *Balanites* apparaissent.

Là, parfois, le village Foulbé devient moins sédentaire d'aspect, le Foulbé moins paysan et plus éleveur, et les villages changent d'aspect, les sarés du quartier Foulbé ne s'entourent plus de murs de terre mais de seccos et les cases à l'intérieur prennent l'aspect de meules, les enclos à bétail se multiplient à côté des cases et le quartier de paysans païens vit nettement séparé du quartier des Foulbé. Dans le lamidat de Mindif, les densités sont faibles. Les villages sont importants mais distants les uns des autres. Entre les Foulbé et les Moundang, les zones vides se colonisent peu à peu sur un mode linéaire le long des pistes.

Donc, des paysages variés mais avec des constantes. Des paysages très humanisés en relation directe avec les densités de population. En montagne, un paysage de terrasses et une dispersion absolue des habitants sur les pentes. Sur les plateaux au contraire, une dispersion moindre et la recherche des zones les plus basses et les plus ouvertes, avec déjà une influence du modèle Foulbé dans l'habitat. Des réfugiés au pied d'inselbergs avec un desserrement plus ou moins important sur les plateaux voisins. Des Toupouri entièrement dispersés sur un pays intégralement et minutieusement mis en valeur, mais là aussi déjà, une certaine influence du modèle foulbé. Des Massa proches du modèle Toupouri près du lac Fianga, mais s'étirant en un liséré plus ou moins large de peuplement le long du Logone et du Guerléo. Un habitat un peu semblable chez les Mousgoum mais là, le modèle culturel actuel n'est pas le foulbé mais le Kotoko. Enfin le monde Foulbé qui, peu ou prou, a laissé son empreinte sur l'ensemble du pays avec son point fort au coeur du Diamaré, autour de Maroua et dans les vallées qui y aboutissent. Des paysans, des maraîchers, des cités aux murs de terre et une civilisation sédentaire paysanne et commerçante. Ailleurs, vers le nord du pays avec l'influence du Sahel, des Foulbé moins fixés. Les murs d'enclos ont disparu au profit des seccos et la case devient plus légère, prend l'aspect de meule qui caractérise les cases des éleveurs Choa. L'agriculture existe mais l'activité pastorale est plus importante. Enfin la marque du paysage, c'est l'extension des champs de mouskouari qui, en saison sèche, transforment parfois la région en une sorte de Beauce et, en saison des pluies, en un vaste borbier. Les terrains entourant les villages sont humanisés au plus haut point. Tout est cultivé et le parc à *Acacia albida* par sa densité et la vigueur des arbres, en traduit l'ancienneté. Un vieux pays, de vieilles paysanneries, un moule dans lequel le conquérant Foulbé a su admirablement se couler et imprimer sa marque. Plus variées encore que les paysages sont les habitations. Quelques exemples caractéristiques vont permettre d'apprécier l'originalité et l'ingéniosité des principaux groupes humains que nous venons de décrire.

V/ L'Habitation (1).

La variété de l'habitation tient à la diversité du milieu, du genre de vie et à la structure sociale. Un milieu indigent ou riche en certains matériaux impose souvent l'utilisation majeure de l'un d'eux : paille chez les Guiziga, terre chez les Mousgoum, pierre chez les Mofou. La tige de mil, la paille tressée, l'utilisation ou non du bois de charpente déterminent des toits plus ou moins élancés et conditionnent des volumes plus ou moins importants. Les techniques sont simples et connues de la plupart des groupes, mais certaines paraissent l'apanage d'une ethnie tant elle en a la maîtrise. Les Bana vernissent intégralement l'intérieur de leur case. Les Mafa et les Mofou usent du même procédé mais ils n'enduisent que la bouche du grenier. La technique du "langaz" ou superposition de bottelettes de paille à certains niveaux du toit, qui donne une vague allure de pagode aux salles des greniers mofou, est en fait connue jusque chez les Bata de la Bénoué mais elle ne semble s'être développée que chez les Mofou.

C'est le genre de vie qui permet à la femme du cultivateur fali d'individualiser matériellement cuisine, chambre, réserve alors que la femme de l'éleveur foubé réunit tous ces éléments dans une seule case.

C'est à la structure sociale que l'on doit les imposants tata de lamido, les foisonnantes chefferies mofou et la simple concession d'un chef du Tinguelin ou de Sir à qui la gérontocratie fali et kapsiki n'ont laissé que peu de pouvoir.

Parmi l'éventail de matériaux, de possibilités de mises en forme et de disposition, les ethnies font un choix et la variété de l'habitation est avant tout le produit de ce choix culturel.

Les constituantes de base du saré (2), la case et le silo, sont multipliées et différenciées par suite de la polygamie, de la non-cohabitation de l'homme et de la femme, de la femme et des fils pubères, du système de stockage individuel

(1) Texte rédigé par Christian SEIGNOBOS.

(2) La langue véhiculaire, le foulfouldé, impose par sa large diffusion les termes de "saré" pour "habitation"
"danki" pour "auvent"
"seco" pour panneau de vannerie.

Leur emploi permet de soulager le texte de trop de répétitions.

des récoltes, de la distinction case-cuisine et case-chambre et, en montagne, de la séparation bêtes et gens.

Pour la disposition générale des unités, les réponses sont limitées, : trois familles de plans recouvrent trois ensembles géographiques.

- en montagne, les cellules se concentrent sur un segment et communiquent entre elles. Cette suite peut épouser la courbe de niveau (Mofou, Mafa, Zoulgo) ou escalader la pente, la case de l'homme surplombant les bâtiments des femmes qui encerclent l'aire des greniers (Mouktélé, Podokwo, Kirdi Mora),
- pour les gens de plateau, le plan est oblong, divisé en deux, d'une part le domaine de l'homme avec ses greniers à mil, d'autre part, en léger contrebas, celui des femmes qui tend pour chacune des épouses vers un ensemble fermé,
- la disposition circulaire des éléments autour d'une cour est de règle en plaine. Le fond de saré est réservé aux bâtiments des femmes en demi-couronne autour des greniers. La case de l'homme et celle de ses fils se situent près de l'entrée.

Deux éléments, la case de la première femme et le grenier de l'homme, constituent ce que l'on pourrait appeler le bloc primordial auquel sont attachés la plupart des sacrifices. L'emplacement de l'entrée déterminé, la position de ces deux cellules sera immédiatement fixée et les autres bâtiments s'accrocheront à elles avec plus ou moins de liberté. Les conventions qui ordonnent les membres de la famille au sein de la concession, sont complétées par celles, plus ou moins impératives, qui placent les objets à l'intérieur des cases : lits, meules, foyers....

Chez les islamisés, l'agencement des unités n'obéit pas aux mêmes principes. Le saré n'est plus un lieu de culte. Les femmes n'y ont plus le même rôle. Limitées en nombre, ne travaillant généralement pas aux champs, elles ne sont plus, comme pour les animistes, moyen et symbole de richesse. Celle-ci s'exprime, non par la multiplication des bâtiments à l'usage des femmes, à l'arrière du saré, mais par l'importance donnée à la case-entrée, au logement du maître où sont entreposées les récoltes et à celui des serviteurs et des saisonniers.

L'échantillonnage de l'habitation est moins dicté par la représentativité numérique des ethnies que par leur situation géographique.

Les Mafa illustrent l'habitation du montagnard pur ; les Mofou, celle d'un montagnard de bordure de massif. Les Fali offrent l'exemple d'une habitation de

plateau. Le pays guidar, carrefour ethnique, représente l'habitation de plaine ; les Massa, celle de riverains du Logone. Pour les Islamisés, un choix s'imposait, celui des Foulbé partout en contact avec les ethnies précitées.

La ferme MAFA : Une symbiose avec le milieu montagnard.

Authentiques montagnards, les Mafa dispersent leurs habitations sur les promontoires, les ressauts et les renflements de courbes de niveau de leurs massifs.

Toujours en position dominante, le "gay" mafa fuit les terrains plats et le fond des vallées qui sont autant de no man's land entre les groupes de montagnards.

L'extrême rapprochement et enchevêtrement des cases-tourelles, la disposition partielle en enfilade, les muretins de raccordement, ne permettent pas de saisir d'emblée la composition du gay. La structure hésite entre un développement linéaire ou en colimaçon. Cet apparent désordre recèle des éléments que l'on retrouve nommément, avec des dimensions semblables, les mêmes techniques de construction, a fortiori des matériaux identiques et surtout affectés au même usage, dans tout le pays mafa.

L'élément fondamental est une enfilade de cases soudées les unes aux autres. Une case-entrée communique avec une case-vestibule ou la chambre de la première femme qui renferme aussi son grenier, en prolongement, une case-grenier, domaine de l'homme, s'ouvre sur la cuisine. A la case de l'homme peut se greffer l'abri du boeuf, à celle de la première femme, la chèvrerie, qui sont protégés sur leur arrière par des bâtiments indépendants ; case des autres épouses, des fils et de leurs promises.

En face de l'entrée, s'élève parfois une resserre pour les grands canaris, la case d'un fils ou celle de l'hôte.

Trois unités architecturales sont à retenir :

- la case-grenier de l'homme est montée jusqu'au deux tiers à l'aide de grosses pierres crépies intérieurement et extérieurement tandis que le haut est constitué de couches alternées de pierres et de pisé. Elle abrite un grenier légèrement excentré, isolé au sol par une assise de pierres. Des épaules du grenier rayonnent des poutrelles qui, prenant également appui sur le haut ajouré du mur, soutiennent une plateforme de branches émoussées, liés par un platras de terre.

Pour accéder au grenier, on se hisse sur ce jointif par une trappe. L'étage est compartimenté et l'homme y dépose ses biens, ses arachides, ses vêtements dans des poteries.... Cet étage est coiffé d'une coupole en banco (1) qui hésite entre le dôme et le cône. Pour la recouvrir, on associe paille et tiges de mil, mais parfois on utilise exclusivement la paille, *Cymbopogon giganteus* et surtout *Hyparrhenia rufa*,

- la cuisine, relativement vaste, est bâtie en terre et en pierres. Le toit est composé d'une armature où dominant le jujubier coupé en montagne et le *Diaspyros mespiliformis* de plaine et d'une couverture de tiges de mil multipliées à la base; la partie sommitale étant confectionnée en paille liée par des cordelettes tressées à partir de *Sporobolus pyramidalis*. Un col de poterie renforce le faite. Près de l'entrée, dans la table de mouture sont incorporées 4 à 5 meules dormantes, quelquefois plus. Au fond sont disposés plusieurs foyers amovibles qui permettront d'installer sur leurs emplacements les deux à trois canaris nécessaires au brassage de la bière de mil. Dans la plupart des cas, cette cuisine sert à toutes les femmes, les Mafa répugnant à multiplier les feux,

- la chèvrerie s'offre comme une modeste construction au sol surcreusé et au mur de pierres, surmontée d'une niche de pisé qui sert à conserver la cendre. Sa situation centrale dans le gay s'explique par le rôle tenu - actuellement encore - par la chèvre dans la vie du montagnard : capital, composante de base des sacrifices, unité de mesure de la dot.

Les éléments matériels sont complétés par des espaces, éléments immatériels qui font partie intégrale de l'habitation. La cour d'entrée entourée d'un muret bas de pierres plates, encombrée d'auvents en saison sèche, sera transformée en jardinet à tabac durant l'hivernage. A proximité, les arbres servent de granges ou de séchoirs à mil, à arachides. Les dalles rocheuses aménagées en aire de battage peuvent aussi être utilisées pour faire mûrir les épis de mil. Ombragées, elles servent de lieu de réunion où, tout en devisant, on trasse la corde.

LE "AY" MOFOU : UN BASTION DANS UN SYSTEME DE DEFENSE.

Les ay mofoou s'inscrivent dans le système de défense du massif qui réserve au chef la situation la plus élevée, répartition pyramidale que l'on retrouve au niveau du chef de quartier. Les "lleds" ou murs de pierres, parfois doublés d'une haie d'épineux, mordaient sur la plaine, barraient d'étroites vallées, remontaient dans la montagne, varrouillaient les passes isolant les massifs,

(1) Le terme de "banco", d'origine soudanaise, est l'équivalent de "pisé".

le mur infime ne marquant pas la limite des champs, mais celle des habitations.

Chaque ay mofou est en lui-même une fortification, un haut mur hérissé d'épines protège l'arrière du ay et enserre l'entrée. On pénètre à l'intérieur par une case-poterne qui donne sur une enfilade de cases communicantes. Peu d'unités sont indépendantes : parfois la case de l'homme, celle du fils ou celle du boeuf emmurée et encore donnent-elles sur l'aire d'entrée.

L'obscurité qui règne d'un bout à l'autre du ay était - et reste - de l'avis du Mofou, un moyen de se prémunir contre le vol.

La case-entrée où sont suspendues des armes, est le lieu de repos du chef de famille. Elle débouche sur la case commune des femmes qui se prolonge par la salle des greniers où s'ouvre la cuisine de chaque épouse. D'autres constructions peuvent, telles des poivrières, flanquer la case commune, ainsi la chèvre-rie surmontée d'un magasin pour les cendres ou d'une chambre pour les enfants.

La pierre est largement utilisée chez les Mofou. Elle n'est pas taillée mais cassée. Les murs des cases réservées aux animaux sont en pierres non jointoyées, la case commune des femmes, celle de l'homme sont montées en pierres sèches. La terre est utilisée en crépissage intérieur et extérieur. Le ay mofou trouve son originalité dans le bloc cuisine - salle des greniers.

La cuisine, de dimensions réduites, est construite sur un socle de terre et de pierres. Le toit, simple faisceau de lattes liées au faite, prend appui sur la mince paroi de banco. Cette armature est recouverte d'un litage de cannes de mil et enfin de paille. L'entrée, de forme ovale, est ornée de motifs en relief et l'accès est facilité par une marche. A l'intérieur et à droite, la table de mouture avec deux ou trois meules dormantes et au fond le foyer et l'inévitable batterie de canaris.

Les cuisines peuvent être raccordées à la salle des greniers par d'étroits tambours. Leurs murs exposés aux intempéries doivent alors être protégés : une claie de tiges de mil repose sur une petite corniche de pierres faisant saillie au niveau du socle. Si les cuisines sont incluses dans l'aire des greniers, le système de protection des murs est réglé par des panneaux de vannerie qui, pincés sous le toit des cuisines et de la salle des greniers, aboutissent à un réseau de chêneaux de demi-troncs évidés soutenus par des madriers reliant le haut des murs des cuisines aux greniers. La cuisine ou "gudjek", qui désigne également le groupe " femme et ses enfants", est le domaine propre de la femme. Il est prolongé par un grenier qui lui fait face.

Le grenier mofou, cylindre vouté à sa partie supérieure, percé d'un orifice unique, est construit avec la même terre et selon la même technique que la cuisine. Le pied est bâti sur de grosses pierres, puis le corps, l'étage de bois et de terre où est ménagée une trappe. On façonne ensuite les bords du hublot et enfin, avec de la glaise, la partie la plus délicate, la cupule.

Le grenier de l'homme, réservé au seul mil, n'est pas cloisonné alors que celui de la femme est divisé en quatre parties, deux grands compartiments pour le mil et les haricots et deux petits pour l'oseille, le souchet ou l'arachido.

L'étage, outre les effets personnels, renferme, chez l'homme le mil de semence et chez la femme la provision hebdomadaire de mil, l'éleusine caraana, les Calebasses, ses parures.....Les greniers, groupés en cercle, sont abrités par une case. Si leur nombre excède cinq ou six, les perches du toit reposent sur des entretoises qui relient le haut des greniers. Pour les ensembles aberrants des chefs de massif, le développement linéaire classique n'est plus suffisant, on a recours à deux segments qui se font face ; si la place le permet à deux cercles concentriques de greniers et de cuisines (Douvangar) ou les éléments sont libérés et se disposent le long des courbes de niveau (Ouazan).

Comme les autres habitations montagnardes, le ay mofou voit se succéder les générations et sa durée exceptionnelle s'explique moins par l'utilisation de la pierre que par la stabilité des champs jamais laissés en jachère et le système d'héritage qui donne à l'aîné en même temps que l'habitation, les terrasses qui l'entourent.

La concession Fali : de la micro-architecture soignée.

Repliés récemment de la vallée de la Bénoué sur les rebords du Tinguelin, les Fali Doudja ne sont redescendus d'un palier que depuis quelques décades.

L'habitat semi-groupé est favorisé par le système de partage des champs du vivant du père entre les fils mariés. Chaque grosse parcelle est morcelée, y compris celle qui entoure le saré, si bien que les fils restent près du père et les frères près de l'aîné héritier du saré paternel. La cohabitation de plusieurs familles, l'existence au sein de la concession d'un enclos pour chacune des femmes, les nombreux séchoirs, la présence de case-reliquaires, donnent une impression de confusion que ni les clôtures de secco, ni les ébauches de haie vive ne clarifient.

Le seul noyau cohérent est l'enclos de la femme formé d'un cercle de 6 à 7 bâtiments où l'on pénètre par un simple jeu de tapades. La cour est hermétiquement couverte par un danki supporté par un poteau central et des piquets disposés entre les bâtiments. Un trépied retourné et fiché en terre permet de se hisser sur cet assemblage utilisé comme aire de séchage.

La femme possède trois cases qui alternent avec les silos : une cuisine très largement ouverte sur la cour dont le toit remonte en un auvent soutenu par des piquets, une case pour entreposer la bière de mil et le matériel afférent.

Les greniers, en bousillage, de taille modeste, sont de trois types : cylindre ouvert, cylindre fermé avec ouverture quadrangulaire ménagée dans le flanc, cylindre à ouverture sommitale surmonté d'un dôme aplati percé d'un orifice latéral. Les deux premiers sont destinés aux Calebasses, condiments et légumes ou encore aux "richesses" et aux vêtements, rarement au mil dont la récolte est monopolisée par l'homme. Le troisième est réservé exclusivement aux arachides.

Cet agencement précis et élaboré du domaine de la femme s'oppose à l'improvisation et au désordre qui caractérisent celui de l'homme qui lui fait face.

La construction d'un nouveau saré témoigne encore de l'importance de l'enclos de la femme : le futur époux/^{élève} en face de sa case de célibataire, un cube de seco où il accueillera sa femme. Sa propre case devenue chambre de la femme ou cuisine, l'ensemble de l'habitation est édifié autour du danki primordial.

Réservant la pierre au soubassement des murs et au support des greniers, les Fali Doudja utilisent presque exclusivement la terre de termitière soigneusement préparée et malaxée. La coupe d'un mur offre des assises montées en chevrons réguliers, le profil de la paroi, légèrement cambré vers le haut, s'évase pour recevoir la base du toit.

Les Fali sont experts pour l'utilisation du chaume. A chaque élément du toit correspond une graminée. La toiture est toujours montée à terre. Un soco circulaire est tressé pour lequel *Jardinea congoensis*, graminée longue et solide, est préférée. L'armature est constituée de tores de grosse paille, *Cymbopogon giganteus*. Pour les litages de chaume, on choisit une graminée fine pour le haut, *Andropogon pseudapricus*, puis une autre, plus commune, pour la partie centrale *Loudetia togoensis* et enfin, au bas du toit, *Pennisetum pedicellatum*, souple et longue.

La destination de la vannerie, protection de la toiture et des murs, porte, clôture, détermine également le choix de la paille.

La confection des toits exécutés par les gendres pour leur belle-mère est l'objet de beaucoup de soins. La paille est peignée, tressée, prise dans un lacis de cordelettes. Le souci de décoration est partout présent dans l'enclos de la femme. La cour est recouverte d'une mosaïque de tessons de poteries et de petits cailloux blancs pris dans un ciment obtenu des déjections d'un ver.

Les greniers sont très souvent enjolivés de reliefs, ainsi celui du grenier des "richesses" rappelle l'écusson français. Récemment encore, la plupart des cases étaient décorées par les hommes : dessins non seulement géométriques à dominantes noir, rouge, ocre, blanc, mais aussi dessins figuratifs exécutés avant l'arrivée d'une nouvelle épouse.

Une habitation hybride: Le gla guidar.

Durant la période d'insécurité, les Guidar s'étaient réfugiés dans les replis des petites collines chaotiques, résidus des massifs-fles. Leur habitat, protégé côté plaine par des éorans d'arbrisseaux enchevêtrés, s'insérait entre les amoncellements de blocs, cachettes ultimes en cas d'attaques et qui offraient également la possibilité de cultiver entre eux quelques pieds de mil. Leurs habitations s'égaillent maintenant sur le glaïcis en avant des sites refuges.

Association de clans d'origine moundang, daba et guiziga, les Guidar présentent une habitation composite. Les emprunts d'origine moundang sont les plus visibles. Les influences guiziga et daba sont plus discrètes et toujours reniées par les Guidar. En revanche, toutes les innovations actuelles sont dites venir des Foulbé.

Les Guidar ne semblaient posséder qu'un seul type de case d'habitation : la case à toit plat. Toutefois, les hommes adoptèrent une case ronde à toit de paille préfabriqué et à mur de seco troué d'une porte en fer à cheval qui ressemblait fort aux habitations daba et guiziga. Ce modèle est aujourd'hui remplacé par une construction plus vaste montée en pisé avec un toit à armature de perches.

Les bâtiments féminins sont le produit de techniques moundang. La case oblongue à terrasse débordante, est construite sur une semelle de terre ramassée. Les jambages des murs sont épais et les murs de refend nombreux pour supporter un toit lourd. Des madriers soutiennent des soliveaux sur lesquels sont disposés

des seco , des bottelettes de paille, puis un lit de brindilles, de coques d'arachides ou de fumier et enfin de la terre fine damée à sec. Cet édifice est complété par un auvent recouvert d'une épaisse couche de tiges de mil, soutenu par les murs porteurs de la case et des piliers de banco ou des piquets.

A l'intérieur, une pièce au contour imprécis offre, à gauche en entrant, une meule moundang prise dans un bâti incliné vers une poterie incorporée et, çà et là, des lits de terre montés sur tréteaux ou des lits foulés en branchettes ou, plus rarement, les anciennes planches-lits. Des cloisons isolent des alvéoles : resserre pour la bière de mil, recoin pour les chèvres et au fond, cuisine faiblement éclairée par une lucarne ouverte dans la terrasse. Les cases des femmes moundang, construites en continu, formaient un large anneau ouvert et, côté cour, des greniers leur étaient incorporés. Chez les Guidar, cette case à terrasse s'est abatardie en se rapetissant et en perdant ses greniers qui se sont déposés dans la cour. Aujourd'hui, les cases se dessoudent, chaque alvéole s'individualise en chambre, cuisine, chèvrerie sous forme de cases rondes à toit conique.

Le grenier, d'origine moundang, est un cyclope massif dont le hublot est obturé par le jeu d'un seco qui épouse la forme de l'ogive. Ce grenier est de plus en plus délaissé au profit d'un grenier-bouteille plus ou moins ventru, de type guiziga, protégé par une collerette de paille et coiffé d'une calotte de vannerie.

La morphologie des cases change, mais leur position dans le cercle de la concession se maintient en dépit de l'éclatement de la case de la femme. La cuisine de chacune des femmes, les abris pour les animaux s'insinuent entre les autres éléments. Chaque ethnie a un ordre préférentiel -- qu'elle veut immuable -- pour distribuer les membres de la famille, mais souvent la réalité sociale donne une telle liberté que le système devient caduque. Toutefois, chez les Guidar de Lam, si l'organisation est peu originale, elle reste stricte : dans le cas d'un saré représentant le développement maximum, on trouve, à gauche de l'entrée, la case du fils aîné, celle de sa femme suivie de la case de la mère du chef de famille, celle d'une femme héritée par le père, de la première, de la seconde épouse..... et enfin, bouclant le cercle, la case du père et des fils puînés. Dans la cour, un grenier fait face à chaque case de femme et celui de l'homme, de dimensions plus vastes, trône au centre.

La zina massa : une habitation dictée par le milieu.

En pays massa, l'adaptation au milieu naturel qui fait naître deux types d'habitat -- l'un groupé sur tertres dans la zone d'inondation du Logone et l'autre dispersé sur les glacis sableux de l'Ouest -- détermine également deux formes d'habitations. Ces habitations reflètent deux cultures matérielles marquées l'une par l'absence d'espèces ligneuses et une profusion de paille et l'autre par une relative abondance des deux matériaux.

Chez les Massa du fleuve, le toit est confectionné à partir d'un seco circulaire qui, resserré à sa périphérie à l'aide d'une corde, prend une forme sphéro-conique. Une première couche de chaume est maintenue par un réseau de boudins de paille qui s'accrochent à la voute tressée à différents niveaux horizontaux. On pose cet assemblage sur une maçonnerie de pisé et l'on complète par une nouvelle couche de paille. Potiers moins expérimentés que leurs voisins mousgoum, les Massa multiplient néanmoins les objets de terre dans la case de la femme : petits greniers; foyers, muretins de subdivision, banquettes, meule incorporée, lit chauffant.

Lorsqu'on retrouve ce toit de paille en brousse, il est porté par des piquets qui, en évitant le contact avec le mur, le protègent contre les termites. Mais la charpente montée au sol fait son apparition. Les perches sont liées à des fascines en anneaux et fichées dans un entrait de paille. Cet ensemble hissé sur des piquets ~~fourchés~~ reçoit des seco et des bandes de faisceaux de paille reliés par un toron. Ce toit est généralement soutenu par un poteau mitan. Le bois, largement utilisé dans la construction, l'est encore dans le mobilier, un lit de planches sur tréteaux remplace le lit maçonné.....

Qu'il appartienne à un Massa de l'intérieur des terres ou à un riverain du Logone, l'enclos s'organise de la même façon. La première femme est installée au fond du saré en face de l'entrée. Les nouvelles épouses se placeront alternativement à droite et à gauche de la première selon leur arrivée. Chaque femme possédant une cuisine au diamètre moindre que celui de sa chambre, on aboutit à une succession de petites et de grandes cases réparties sur le périmètre du cercle. La case de l'homme occupe le centre si le saré est vaste ou bien elle est déportée vers celle des fils près de l'entrée.

La trilogie massa : agriculture, élevage, pêche, se traduit dans l'habitation.

-- L'agriculture dans le grenier-bouteille qui complète l'ensemble chambre et cuisine de chaque femme, et au milieu de la cour, dans l'énorme grenier de l'homme qui stocke le mil rouge en épis,

-- l'élevage se manifeste dans l'aménagement intérieur des cases. Les bêtes sont redistribuées chaque soir : volaille dans les cuisines ou sous le lit chauffant, chèvres et moutons dans les chambres des femmes, gros bétail dans celles des hommes ou plus rarement dans une étable. Chez l'homme, le lit est en position centrale et les animaux sont attachés tout autour. Chez la femme, meule, greniers nains, lit chauffant sont disposés le long du mur et les bêtes doivent être groupées au centre de la pièce ou parquées au fond de la case derrière un muret,

-- la pêche est partout présente, dans la case de la femme, par les petites nasses, dans celle de l'homme par les filets, présente aussi dans la cour par les haventons, sennes et différentes nasses et l'odeur persistante du poisson qui sèche sur les auvents bombés de l'entrée des cases et sur les hangars disséminés dans la cour.

La concession massa a une vie éphémère. Chaque décès d'adulte signifie l'abandon du saré pour une place voisine, toujours sur le champ de mil rouge qui entoure la concession. Dans son faciès de brousse, les termites obligent à un renouvellement du toit tous les deux ans, quelquefois chaque année. Le sol trop meuble est un mauvais support pour les greniers qui s'enfoncent et se délabrent, accentuant le provisoire.

De la copie au modèle : le saré foulbé.

Les Foulbé ne forment pas un groupe homogène quant au genre de vie : éleveurs, simples cultivateurs, rentiers de la terre ou des troupeaux, commerçants, artisans ou fonctionnaires. Leur habitat est toujours groupé, en quartiers pour les éleveurs, en villages et en bourgs pour les cultivateurs et ce sont des cités foulbé qui sont à l'origine de Maroua, Bogo, Mindif, aujourd'hui encore peuplées en majorité de foulbéisés.

La concession d'un éleveur dans le lamidat de Petté présente une grande analogie avec celle d'un Arabe Choa.

De vastes cases sont disposées en cercle autour d'une aire centrale dégagée le plus souvent de toute construction et qui servira à parquer les bêtes. Les femmes sont installées au fond de la concession. La case des fils, celles des

serviteurs, de l'âne ou du cheval sont placées sur les arcs de cercle de part et d'autre de l'entrée, près de laquelle des paires secondaires peuvent être aménagés.

Les cases rappellent de grosses meules de foin. Les perches de la charpente, réunies par un croisillon à la fourche du poteau central, sont à leur extrémité plantées dans une fascine qui repose sur un cercle de piquets ; un tore disposé extérieurement sur le bas de cette carcasse servira à retenir les brassées de paille qu'un homme placé sur le faite égalise avec un bâton. Sur une couche de paille neuve dont l'engainement des tiges est dirigé vers le bas ; on entasse une couche de vieille paille sans ordre, une troisième couche est assujettie comme la première. Un filet de fibres très lâche maintient le tout. Des seos, utilisés comme paroi de la case, parachèvent l'ouvrage.

Typo unique de case, on le retrouve pour les femmes, les fils, les serviteurs et, sous une forme réduite, comme case de mouture ou grange.

Chaque case de femme est la copie conforme de celle de sa voisine. On distingue deux parties : l'une au sol convexe en terre battue où sont enfoncés des pieux d'attache pour une vingtaine de boeufs durant l'hivernage, dans l'autre partie au sol concave et sablé, un canari d'eau est dressé près de l'entrée, à la suite, une plaque foyère décorée et une série de jarres pour les grains. Des nattes servent de paravent à un lit démontable où la femme dort avec ses enfants, et derrière, outre la sempiternelle cantine, c'est toute une exposition de cuvettes, plateaux et assiettes en émail décoré. Parfois, c'est un curieux assemblage de baguettes qui entoure le lit à la mode choa, une sorte de cage dont les parois font vaisselier, surmontée d'un fais de nattes.

Les Foulbé éleveurs possèdent presque tous des champs de mil rouge, de mouskouari, de coton qu'ils font cultiver, dans le Diamaré, par des Mofou et des Massa. Ces derniers influencent quelque peu l'habitation en construisant pour leur maître grenier-bouteille et toit conique.

Le Foulbé devenu cultivateur adopte des unités plus réduites. Le toit est monté à la manière des éleveurs, mais il repose sur des piquets fourchus, plus hauts, derrière lesquels on bâtit un mur avec la terre prélevée dans le périmètre de la case. Les toits coniques à litage de paille régulier, plus méridionaux, reposant sur manchon de pisé, commencent à apparaître et tendent, à la latitude de Maroua, à exclure le premier type de toit.

L'agencement intérieur de la case de la femme est le même que chez l'éleveur, mais les éléments sont moins mobiles : un ou deux petits greniers mousgoum sur tréteaux, le lit incurvé en branchettes.... Le profil du sol de la case est concave et sur tout le pourtour la femme exhibe encore sa vaisselle-prestige. Traces d'un autre genre de vie, la cuisine est conçue comme une petite case d'éleveur et l'on pratique encore le stockage souterrain des récoltes dans des seccs roulés en cylindres verticaux enfouis dans du son de mil. L'allure générale du saré diffère, plus de haie sèche lâche et de concession ouverte; un mur de banco isole de la ruelle du village et l'entrée est un "djaolerou", case-vestibule aux ouvertures en quinconce.

Le saré du citadin apporte peu d'innovations si ce n'est un renserrement des unités et un renforcement de la clôture, plus élevée et plus hermétique. On y pénètre toujours par un djaolerou qui donne sur une cour où s'ouvrent la case de l'hôte, celles des fils, parfois des serviteurs. La case du maître surveille directement le deuxième djaolerou qui donne accès au gynécée où chaque femme possède sa chambre, quelquefois sa propre cuisine, un jardinet et un puits collectif limitant les sorties à l'extérieur. Ce saré, qui voit se multiplier les toits de tôle à deux pans, est moins bien disposé que certaines concessions musulmanes comme celles des Kotoko où les toits d'argamasse permettent une meilleure imbrication et un développement en continu.

Cette habitation est néanmoins devenue à travers les Foulbé un symbole de l'Islam. Aux Foulbé, éléments dominants de la société, l'on envie la façon de vivre, par tant l'habitation, si bien que c'est une ethnie sans architecture originale qui, paradoxalement, va donner le ton en matière d'habitation. Tout individu qui "se fera foulbé", entendre "musulman", adoptera ce type d'habitation.

L' évolution.

En montagne, l'habitation est encore fortement stéréotypée. Les transformations sont mineures : la paille peut remplacer la tige de mil, un fils peut construire une case quadrangulaire. L'étranger n'a pas droit de cité dans le massif et celui qui innove le fait en plaine, unique creuset en matière d'habitation. A la multiplicité des ethnies montagnardes correspond une extrême variété dans les types d'habitation qui rejaillit dans les interprétations diverses des sarés trouvés en plaine. A cela s'ajoute les différents aspects que revêt la descente en plaine :

- totale et forcée chez les Mokyö, les Zidim, elle n'occasionne aucun changement dans la conception du saré, mais on utilise les matériaux de plaine,

- si elle s'opère progressivement, sur un piémont fortement islamisé (extrême-nord des Mandara) l'alignement sur le modèle musulman est de règle. Dans le cas d'un piémont vide (Mofou), le nombre de formes de transition prouve un certain tâtonnement qui nous permet de suivre les grandes lignes de cette transformation.

Le changement topographique entraîne la dislocation de l'habitation montagnarde qui se dispose autour d'une cour. Les unités ne se dessoudent pas simultanément. La case-grenier et la cuisine sont les dernières parties du segment à se dissocier et à s'ouvrir sur la cour ou sur la périphérie. A cette nouvelle répartition est liée une architecture nouvelle. La descente en plaine est marquée par un abandon progressif de la pierre et du travail de la terre selon les techniques de la poterie au profit d'une grossière maçonnerie de banco. Les unités très diversifiées font place à une case élémentaire uniforme.

Les montagnards multiplient les constructions dans l'attente d'une nouvelle épouse ou sans raison apparente. Signes extérieurs de richesse, les toits le sont par leur nombre et leur couverture en cannes de mil qui témoignent de l'importance des champs (Mouktele -- Podokwo).

En plaine, ces préoccupations n'ont plus cours et l'on compte en moyenne une case par adulte. La simplification touche plus visiblement le domaine de la femme. Aux trois combinaisons possibles en montagne :

- une cuisine + une chambre + un grenier (Mouktele -- Podokwo)

- une cuisine + une chambre commune + un grenier (Mofou -- Mbokou)

- une cuisine commune + une chambre + un grenier (Mafa -- Zoulgo),

correspond le plus souvent une chambre-cuisine par femme qui perd également son grenier, toutes les récoltes étant alors regroupées dans le silo familial.

Le rôle particulier de la première épouse s'amointrit en même temps que se relâche la pratique des sacrifices dont la préparation lui était échue et la place d'honneur qu'elle occupait dans le saré n'est plus marquée.

Au contraire, la case de l'homme prend de l'importance. D'atone en montagne, elle devient l'élément mis en valeur. C'est souvent une case quadrangulaire, parfois en adobes, et qui permet le stockage d'une partie des récoltes. Par cette évolution, le saré montagnard rejoint le saré de plaine qui l'avait précédé dans le métissage et la simplification....

Les saré entièrement "traditionnels" sont rarissimes en plaine. L'habitation tend à changer de cavenas. Elle ne se développe plus dans un espace circulaire mais dans un cadre plus ou moins quadrangulaire. Ce nouveau plan, imposé par l'alignement le long des pistes et l'adaptation au tissu villageois, favorise, pour une meilleure imbrication des unités, la case quadrangulaire. Ce changement de forme détruit l'ancienne ordonnance et les membres de la famille se répartissent avec beaucoup plus de liberté.

L'adoption du plan quadrangulaire est précédée de transformations au niveau des cellules : le toit préfabriqué de vannerie est délaissé pour un toit à chevrons parallèlement à un agrandissement de l'habitation. Aux parois de vannerie succèdent des murs de pisé à larges assises (Mousgoum et Massa de brousse, Guiziga, Toupouri).

L'évolution se fait au profit d'un modèle de confection aisée, distribué en grande série, vouant à la disparition les cases de "style", comme la ferme fortifiée moundang et la case-obus mousgoum. Elle s'opère dans le sens d'une polyvalence de la case qui devient la même pour tout le monde.

C'est l'homme qui a innové avec une case ronde de banco, le domaine plus conservateur de la femme se simplifiant ultérieurement. Cette case élémentaire remplace alors la case complexe moundang ou le complexe de cases des Guiziga ou des Mousgoum.

Cette présence dans l'acquisition de la nouveauté se poursuit. Le mouvement amorcé dans les villages en faveur de la case quadrangulaire touche d'abord la case de l'homme alors que la femme reste fidèle à la case ronde de banco.

Ces deux innovations -- banco et case quadrangulaire -- peuvent correspondre schématiquement à deux situations : brousse et village ou à deux générations.

Les greniers ont aussi tendance à se simplifier et à s'uniformiser. Le grenier à ogive (Moundang, Guidar, Guiziga Midjiving) perd sa coupole où étaient déposés habits, "richesses", semences qui sont maintenant serrés à l'intérieur des cases fermant hermétiquement.

L'aboutissement de cette évolution se traduit par la disparition pure et simple des greniers et les récoltes sont stockées dans des sacs à l'intérieur des cases.

Ces transformations ne sont pas une meilleure adaptation au milieu. C'est parfois l'inverse : chez les Mousgoum, l'utilisation exclusive du rônier comme

bois de charpente le raréfie et nécessite sa protection par l'administration. Elles ne sont pas le fruit de nouvelles techniques. Polymorphes, les diverses sortes de pisé et de bousillage s'accoutument du plan circulaire comme du plan quadrangulaire. L'adobe, vulgarisée par les missions et l'administration, ne modifie pas notablement l'architecture en brousse. Ces changements ne sont pas la conséquence des cultures industrielles. Le début de ces transformations est bien antérieur et, vendus à la récolte, arachides et riz ne font pas l'objet d'un ensilage important, tout au plus construirait-on un grenier supplémentaire, extérieur, de forme importée. Ces nouvelles cultures participent d'une autre nature et entrent difficilement dans l'ancienne symbiose cultures-saré-religion.

Le coton n'occasionne aucun aménagement, il peut partiellement et temporairement être emmagasiné dans le djaolerou ou dans la case du chef de famille.

Quant à la culture attelée, elle n'entraîne que facultativement le montage, en dehors du saré, d'un léger abri de socco pour la paire de boeufs.

L'influence indirecte de ces cultures n'est guère plus effective. Elles n'empiètent que légèrement sur le calendrier des activités qui réserve une partie de la saison sèche à la construction ou à la réfection des cases. L'argent qu'elles procurent n'est investi que pour une part infime dans l'habitation.

Plus qu'une mode, les transformations de l'habitation reflètent un changement plus général portant sur l'habillement, la langue, la religion, un essai d'évolution vers des sociétés qui apparaissent implicitement supérieures : musulmane et européenne.

Mais des modèles qu'elles proposent, ceux des Européens restent hors de portée et les détribalisés à la mode chrétienne n'ont d'autres perspectives qu'un saré désordonné et mal enclos. Le modèle musulman, en revanche, est très accessible et s'inscrit dans une évolution logique de l'habitation animiste préservant des principes fondamentaux : les espaces et une distribution par petites unités.

Cet alignement sur le modèle musulman peut être une profession de foi comme une conséquence de l'insertion dans un village, les deux faits étant d'ailleurs souvent liés.

L'influence des Bornouan et des Mandara se limite à la région de Mora. Le toit à terrasse des Kotoko ne se développe guère au-delà de la plaine du Logone et au sud de Pouss. Le modèle est principalement foubé et citadin, mais sa forme

vulgarisée ne retient que certains éléments: haut mur d'enceinte quadrangulaire construit en banco, djaolerou, vastes cases, cour bien dégagée, sable largement répandu.

Comprise dans un enclos traditionnel ou dans une enceinte musulmane, circulaire ou quadrangulaire, les cases sont banalisées par les matériaux, les tours de main et les dimensions. Moins soignées et moins décorées, elles offrent alors un contenu riche d'objets hétéroclites : vêtements, quincaillerie, cantines, lits métalliques, lampes, vélo, transistor.... qui représentent les nouveaux signes extérieurs de l'élégant et du fortuné, image de la mutation de sociétés individualistes vers une société globale.

OFFICE NATIONAL DE LA RECHERCHE SCIENTIFIQUE ET TECHNIQUE

ONAREST



LE NORD DU CAMEROUN
BILAN DE DIX ANS DE RECHERCHES

VOL. I

TRAVAUX
ET
DOCUMENTS DE
L'INSTITUT DES
SCIENCES HUMAINES

ISH

No 16

CENTRE GEOGRAPHIQUE NATIONAL
(CGN)

CENTRE DES SCIENCES ECONOMIQUES
ET SOCIALES (CSES)